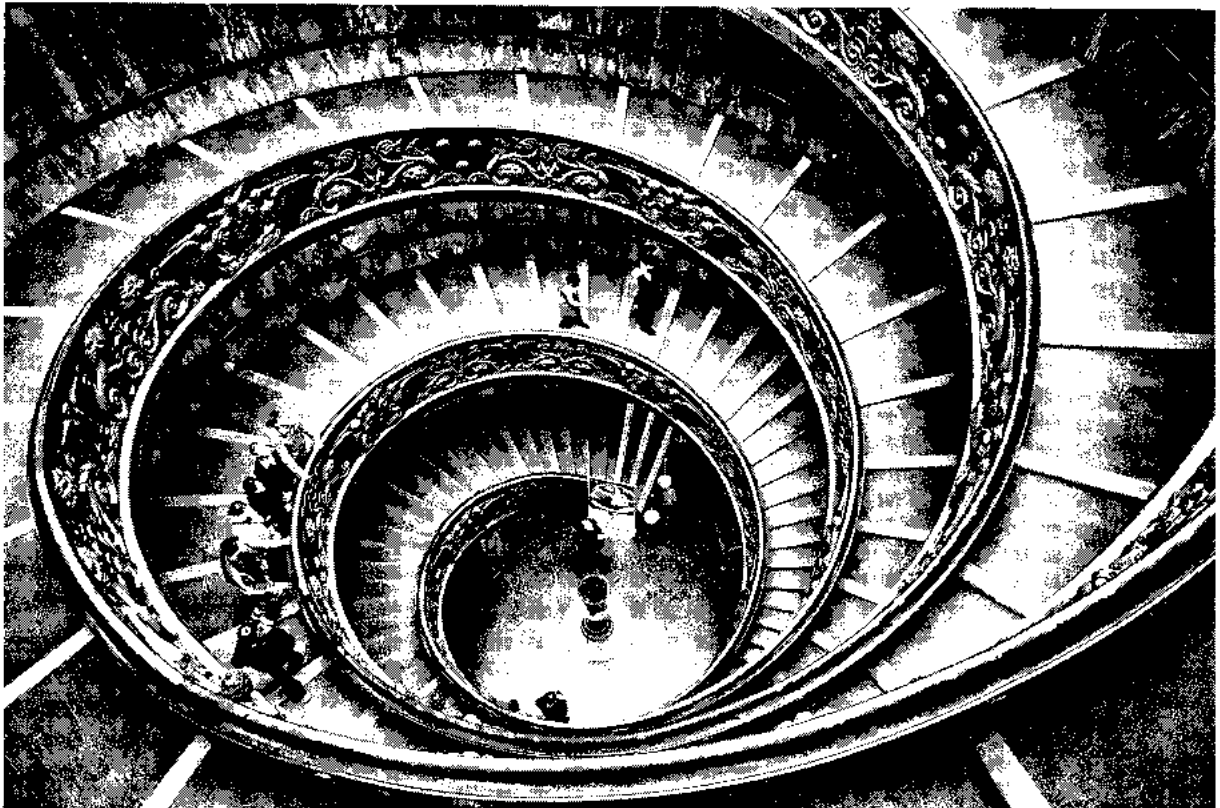




36^{ème} Prix Littéraire du pays de Buch
Nouvelle/Récit et poésie

Textes des lauréats 2020



PALMARES 2020

Ville de La Teste de Buch
Esplanade Edmond Doré
33260 La Teste de Buch

SOMMAIRE

Catégorie Adulte

1- Genre Nouvelle/Récit :

- Mireille MAUVIOT – « Tu n’m’as pas dit ton nom » - 1^{er} prix du Jury
- Grâce BELDER – « La chaumière » - 2^{ème} prix du Jury
- Jean Manuel SALIDO – « DEVINE ! » - 3^{ème} prix du Jury
- Bernard MARSIGNY – « L’homme qui faisait des trous » - Prix spécial du Jury
- Dominique POILANE – « Mon oncle Charli » - Prix du Comité de Lecture
- Denis JULIN – « Déviation » - Prix spécial du Comité de Lecture

2- Genre Poésie :

- Christian BLEDE – « Mon cabinet de curiosité » - 1^{er} prix du Jury
- Marie-Laure AUGÉ – « Demain, la brise marine... » - 2^{ème} prix du Jury
- Josette TALTAVULL – « Au pays de Shéhérazade » - 3^{ème} prix du Jury
- Monsieur Dominique DUCAMP – « Laissez-les imaginer » - Prix spécial du Jury
- Patricia Houéfa GRANGE – « Pas-sage » - Prix du Comité de Lecture
- Chantal BONHEME – « Cura » - Prix spécial du Comité de Lecture
- Michel ORBAN – « Ecrire » - Prix hommage à Arlette Baros

Catégorie Adolescent

Genre Nouvelle/Récit

- Eva GRANDVAUD – « Vacances d’horreur »
- Margaux JANVIER – « Cher Corona »

Tu n'm'as pas dit ton nom

La clé crissa dans la serrure, la porte se referma doucement. Dès qu'il cessa de percevoir le grincement de la bicyclette maternelle, Mark bondit hors de son lit. Il enfila sa veste et son pantalon court, chaussa ses godillots, attrapa le pot à lait posé sur le rebord de la fenêtre et vida d'un trait le quart de litre qui restait de la veille. Il fourra un gros quignon de pain, un morceau de lard et une pomme dans sa besace, puis il enfonça sa casquette jusqu'aux oreilles – signe que sa colère de la veille était intacte.

Il enfourcha le vélo adossé au mur et se mit à pédaler comme un forcené. Les façades grises de la rue Blandin défilèrent à vive allure. Mark tourna brusquement devant la boulangerie et, dans les effluves de pain chaud, manqua de renverser Jacques – l'apprenti – qui chargeait les baguettes dans le fourgon. Il entendit ce dernier hurler : « t'es cinglé ou quoi ? », mais sans ralentir il fila dans la rue de l'Arceau, puis longea la place du marché encore déserte. À la sortie du bourg, il doubla le père Gingeaud qui partait labourer son champ avec ses chevaux.

L'air encore vif de ce début d'avril sifflait à ses oreilles et soulevait ses mèches blondes rebelles, rougissant au passage ses pommettes saillantes et bleuisant ses lèvres pâles. Lorsque la côte du Fouyeux se présenta, Mark fixa l'horizon de son regard obstiné et se dressa jambes tendues sur les pédales. Sortir du bourg sans poser le pied à terre relevait de l'exploit. Il allait devoir monter en danseuse et mettre toute sa hargne et sa vigueur dans l'entreprise. Lorsqu'enfin, au bord de l'étourdissement, il distingua les premiers rochers et le bois de résineux, il se laissa retomber sur sa selle.

Mark avait besoin d'éprouver son corps, de durcir ses mollets et cisailer ses cuisses jusqu'à la limite du supportable ; de la même façon, lorsqu'il courait ventre à terre dans les taillis, il semblait totalement insensible aux griffures des ronces. Ce genre de douleur ne l'effrayait pas, c'était sa façon à lui de combattre ce mélange d'incompréhension et de révolte qui certains jours le taraudaient. Il se moquait parfois de Rémy – son seul et unique ami – qui rouscaillait quand des épines le balafrèrent trop méchamment. Un jour, Mark s'était retourné vers lui en attrapant à pleines mains une branche d'ajonc.

— T'es qu'une mauviette, une p'tite nature... Moi, les ronces, tu vois c'que j'en fais ; je les dompte !

Rémy lui avait répondu en grognant :

— Ouais ! Mais toi t'es cinglé, c'est normal ; t'es un Fritz.

Mark s'était jeté sur lui sauvagement, ils avaient échangé des coups et roulé dans les épineux en s'insultant copieusement. Rémy avait crié grâce le premier :

— Oh Mark, stop ! C'que j't'ai dit c'est crétin, c'est minable, mais faut pas m'provoquer. J'te jure, je regrette. J'recommencerai pas.

Mark avait diminué la pression de ses mains sur le thorax de son ami, sans toutefois le lâcher. La voix rauque et le regard dur comme la pierre, il avait grommelé :

— Jamais ! J'tai provoqué, c'est vrai, mais ne redis jamais ça. **Jamais !**

Ils s'étaient relevés, Rémy lui avait tendu la main, Mark avait fini par la lui serrer.

Le buste couché sur le guidon, il se laissa aller à la descente avant d'attaquer les lacets qui montaient doucement entre sapins et prés caillouteux. Vingt bons kilomètres l'attendaient.

Le soleil était déjà haut lorsque Mark reconnut le rocher gris en forme de paquebot ; il coucha son vélo dans les herbes épaisses jusqu'à le rendre invisible et se fraya un passage dans le taillis. Il progressa rapidement dans la pente, avec pour ligne de mire le coteau rocheux du contrebas.

Il lui importait à présent de retrouver l'entrée de la grotte, *sa grotte*, celle qu'il avait découverte l'été précédent, en observant un vol de rapaces avec Rémy, celle – surtout – dans laquelle il avait trouvé refuge un soir de la fin août. Une mauvaise dispute avec sa mère, des mots blessants, des cris, des pleurs, un vase brisé... La rage au cœur, il avait sauté sur son vélo et avalé des kilomètres, sans autre projet que de fuir. La tête en ébullition, le corps groggy, il s'était retranché dans l'excavation rocheuse derrière le rideau de racines et de mousses. Peu à peu, dans le silence ouaté et la pénombre douce, l'agitation avait cédé le pas au calme, le sang avait cessé de tambouriner dans ses tempes. Apaisé, il était sorti glaner des framboises et des mûres, il avait coupé des fougères et s'était fabriqué une pailleasse. Lorsque le soleil s'était effacé derrière le coteau, la grotte avait sombré dans une obscurité totale, le laissant un peu désarmé. Pour conjurer la peur et ne pas se laisser impressionner par les bruits que la nuit amplifiait, il s'était remémoré l'histoire de Tom Sawyer, ce garçon intrépide et libre qui avait bien failli se perdre dans un souterrain. C'était un des livres que le maître d'école lui avait prêtés, un de ses préférés.

A l'aube, la faim et la soif l'avaient conduit à reprendre son vélo ; les gendarmes l'avaient cueilli comme une fleur des champs sur le bord de la route et l'avaient fait grimper dans le fourgon. Aux hommes en képi qui l'assaillaient de reproches et de questions, il avait fourni quelques réponses évasives. Sa mère, le visage défait, avait crié en le voyant arriver. Elle s'était mise à rire et à pleurer, elle l'avait embrassé, cajolé, et lui-même avait fondu en larmes. Pourtant, passées les retrouvailles, rien n'avait changé. Elle n'avait pas voulu répondre à ses questions, tout juste lui avait-elle glissé sans le regarder :

— T'es un enfant de la guerre, Mark, ne m'en demande pas plus.

Mark, tout en scrutant le coteau de son regard acéré, serra les dents. Repenser à tout cela ravivait sa hargne :

Et voilà que maintenant, elle n'a rien trouvé de mieux que d'se faire sauter par un gendarme, celui qui conduisait le fourgon, le sergent Méreau. Méreau d' mes fesses oui ! J'lui avais pourtant dit que je n'voulais pas d'hommes à la maison ! Il a suffi que le maître fasse une crise d'asthme et qu'je rentre un peu plus tôt hier, pour la trouver en train de s'faire tripoter par ce type. Bon sang ! Si j'trouve un flingue...

Mark s'empara d'une pierre qu'il jeta vivement dans la pente. Il ne lui fallut que quelques enjambées pour se trouver en surplomb de la grotte d'où l'on pouvait embrasser tout le vallon. Son sang ne fit qu'un tour : des branches de noisetiers cassées, des ronces et des fougères piétinées dessinaient un passage, ouvert par le bas. Il sauta promptement de son perchoir, écarta le rideau de végétation et se glissa à l'intérieur de la caverne.

Dans la pénombre, avant même de percevoir les formes, l'odeur de bois brûlé lui chatouilla les narines. Mark donna un coup de pied rageur dans une bouteille vide qui traînait parmi les restes de bois calciné et les mégots ; la cendre vola sous l'effet du mouvement de sa galoche. *Bon sang ! Non seulement des étrangers sont entrés dans ma grotte, mais ils l'ont transformée en dépotoir !*

Il posa sa besace et s'avança jusqu'au renforcement où il avait installé son lit de fortune. Agenouillé, il rassembla de ses mains les restes de débris végétaux et subitement ses yeux se posèrent sur ce qui ressemblait à une caisse rangée sous la pierre. Il dégagait rapidement un genre de valise grise, métallique, plus grosse qu'une boîte à outils, moins volumineuse qu'un bagage. Elle était fermée par une tige munie d'un cadenas. Il la tira fiévreusement vers une zone plus lumineuse et, au même instant, il eut le sentiment intime d'avoir déjà vécu cette scène : Jim, Jimmy Hawkins – le héros de *l'île au trésor* – dans la chambre du défunt capitaine, Jim déterminé à ouvrir le mystérieux coffre.

Que renfermait la malle ? De l'argent ? Des armes ? De l'alcool de contrebande ? Peut-être de l'or en lingot ? Ou des documents secrets ? Sinon, pourquoi la cacher dans un lieu aussi perdu, pourquoi la fermer aussi solidement ?

L'excitation le gagnait, mais il retrouva son sang froid : Jim – le Jim du livre – possédait la clé du coffre, Mark, lui, devait faire sauter le cadenas.

Il sortit son canif de sa poche, sélectionna la plus petite lame et la tourna dans tous les sens pour faire bouger le mécanisme, mais la serrure résistait. Comme il était d'un caractère tenace, il s'y reprit de nombreuses fois, avant de renoncer. Il envisagea alors toutes les solutions : rapporter la mallette sur son porte-bagage – ce qu'il tenta de faire, mais elle était encombrante –, cacher cette dernière dans le taillis et revenir le dimanche avec une scie à métaux : cette seconde option lui sembla la meilleure.

Ces émotions successives lui avaient donné faim et il se décida à grignoter un peu avant de passer à l'action. Il mordait dans son quignon de pain, quand un bruit de voix l'arrêta net. Il repoussa précipitamment la mallette dans le creux de la roche, attrapa sa sacoche et se colla le dos à la paroi opposée. Les éclats de voix redoublèrent. Le rideau de racines s'entrouvrit brutalement, laissant passer deux hommes en blouson de cuir. Ils parlaient fort, avec l'accent de la ville :

— Sacré nom de Dieu, ça m'a donné chaud cette putain de montée !

— Et moi, donc ! Heureusement qu'*j'*ai des munitions !

Ils éclatèrent d'un rire épais.

Tandis que le plus maigre sortait de sa poche une flasque à alcool, l'autre, un costaud bedonnant, colla sous sa moustache une cigarette qu'il s'empressa d'allumer.

— Bébert et José sont en retard, non ?

— Profite Ducon, profite, parce que quand l'*José* va arriver, t'as intérêt à la planquer ta fiole. Le premier fit un signe de la tête et avala une bonne rasade. Puis ce fut au tour du moustachu de se rafraîchir le gosier, avant de reprendre la parole.

— La messe n'est qu'à trois heures et demie, on a un peu de temps.

— Ouais ! Quand tu penses que l'*service* va durer deux heures. Sacré nom de Dieu, ce Girard c'était un vrai curotin.

Le moustachu le regarda en ricanant :

— C'était surtout le maire, Ducon ! Dans les bleds c'est comme ça : les enterrements des huiles, ça dure des plombes.

— Paix à son âme ! En tout cas, nous, ça fait notre affaire...

Il abaissa la visière de sa casquette sur son front et se mit en position de combat.

— Trois heures vingt-cinq : on est d'avant l'bureau de tabac, trois heures trente : José donne le signal de départ. Toi tu restes au volant, Bébert va s'poster derrière. Moi et José on s'pointe au guichet, on sort nos flingues.

Il fit mine de pointer une arme sur son acolyte.

— Bim - Bam, les mains en l'air ! Raboule le fric ! Le père Morin y s'fait tout p'tit. Il ouvre son tiroir, et moi j'le vide dans l'sac. Le tour est joué.

Il se frotta les mains, l'air satisfait.

— Putain ! Le sac... Il est où le sac ?

— Dans la voiture, Ducon ! Et pis, arrête de t'y croire, on n'y est pas encore.

— On f'rait bien de sortir le coffret et d'vérifier les armes, non ?

— Ouais, mais tu sais qu'José, il aime bien l'ouvrir le premier.

— Ça n'empêche !

Mark, totalement fasciné par la scène à laquelle il assistait, tentait de calmer les pulsations de son cœur qui frappaient sa cage thoracique. Il plaqua davantage ses épaules sur la roche et se retint de respirer. Les deux hommes s'étaient dirigés vers le fond de la grotte, le maigrichon venait de se saisir de la mallette. Mark redoutait le moment où les comparses se retourneraient, mais l'obscurité joua en sa faveur et, soulagé, il les vit reprendre leur place à l'entrée de la grotte.

Il souffla, il l'avait échappé belle ! La peur l'étreignait, bien sûr, mais ce qu'il venait d'entendre avait aiguisé au plus haut point sa curiosité. Les paroles de Jim, poursuivi par le dangereux Pew et réfugié in extremis sous un pont, se mirent à résonner en boucle comme une formule magique : *La curiosité fut plus forte que ma peur. La curiosité fut plus forte...*

Les deux hommes abandonnèrent l'idée d'ouvrir le coffret, visiblement ils n'avaient pas très envie d'affronter la colère de leur chef. Ce dernier arriva sur ces faits, accompagné de Bébert, un gaillard immense et trapu, un chauve à la mine patibulaire vêtu d'un treillis et d'une veste kaki. José, nettement plus fluët, était le seul à porter une tenue de gentleman, un pantalon noir, une veste grise sur une chemise claire et un chapeau de ville.

A leur entrée, Marcel – le moustachu – et son acolyte Nanar saluèrent José avec déférence. Ce dernier leur fit un petit signe de la main et lança avec l'air arrogant d'un patron :

— La bagnole est en bas, tout est OK. On vérifie les armes, Bébert, tu ouvres !

Le ton était péremptoire. Bébert sortit une clé de sa poche et déverrouilla le cadenas, Marcel et Nanar se penchèrent à leur tour ; José s'agenouilla devant le coffret, souleva le couvercle mais le laissa immédiatement retomber en se dressant sur ses jambes, comme frappé de stupeur.

— Les traces, là ! C'est pas les nôtres, c'est tout frais ! Quelqu'un vient de passer par là.

Il pointait du doigt l'empreinte des semelles de galoche dans la cendre, des marques plus courtes et plus étroites que celles qu'ils auraient pu laisser.

Dans la seconde qui suivit, Mark abasourdi vit Bébert fondre sur lui, l'empoigner au col et le traîner jusqu'au devant de la grotte. Marcel et Nanar le fixaient comme s'il venait de tomber du ciel. José se planta devant lui et hurla :

— Putain ! T'es qui, toi ? Qu'est-ce que tu fous là ?

Mark s'entendit répondre d'une voix étranglée :

— Jimmy Hawkins, enfin Jim ! J' suis venu voir les aigles voler, mon pied a glissé et j' suis tombé dans l'trou.

— C'est quoi c'nom d'Amcrloue, tu t'fous d'moi ! Tête à claques ! C'est pas pour les rapaces que tu t'planquais derrière, hein ? Pourquoi tu t'planquais ?

— Je...J'ai entendu des voix, j'ai eu un peu peur...

— Peur de quoi, p'tit con, t'as peur des voix à ton âge ?

Mark ne trouva pas d'autre réponse que la seule qui vaille :

— J'ai aperçu la mallette, ça m'a intrigué, alors j' l'ai sortie de son coin, j'voulais l'ouvrir, juste comme ça, par curiosité, et puis c'est là qu'j'vous ai entendus, alors j'ai eu la trouille.

Bébert lui décocha deux taloches et lança d'une voix bestiale :

— On t'a jamais dit qu'la curiosité était un vilain défaut.

Mark serra les dents, l'affaire prenait mauvaise tournure.

José s'était tourné vers Nanar et Marcel qui, restés muets, semblaient se faire oublier.

· Dites les deux blaireaux, vous l'aviez pas vu ce p'tit enfoiré ? Il était pourtant sous votre nez. Ah ! On peut dire qu'vous en avez du flair. Me v'là bien entouré !

— On pouvait pas savoir, on est restés devant à fumer, on s'est rafraîchis l'gosier et puis...on a juste tiré la mallette vers nous, histoire de s'avancer.

— Avec un crétin comme toi, Nanar, c'est moi qui suis bien avancé. J'parie qu'en plus vous avez bavé devant c'morveux.

--- Non, non...Comme j'tai dit, on venait juste d'arriver.

Pendant une poignée de secondes, Mark crut que ce gars un peu stupide était en train de le sortir d'un mauvais pas. Mais Marcel s'était approché de José et lui glissait quelques mots à l'oreille. José lança un regard mauvais à Nanar puis se tourna vers Bébert.

— Attache-le et fous-le au fond d'la grotte !

Mark s'était mis à se dandiner sur ses deux pieds.

— J'peux sortir pisser s'il vous plaît ? J'ai vraiment besoin...

Bébert le repoussa brutalement vers l'arrière.

— Là-bas, C'est là bas qu'tu pisses, Jimmy d'mes couilles !

--- Des couilles d'un GI, tu veux dire ! Un d'ces beaux gosses qui a tringlé sa mère !

— Ah, ah, ah, ah...

Mark fixa la paroi rocheuse rageusement, les mots de Nanar – qui cherchait probablement à se racheter aux yeux de José – et le rire vulgaire des hommes tambourinaient dans sa tête. Mais son oreille perçut distinctement un chuchotement : *Fais-toi oublier, montre-toi coopérant, écoute, observe, cherche à comprendre, sois malin.* Jim était là, il lui parlait.

Les yeux bandés, les poignets et les pieds liés, Mark, malgré l'inconfort de sa position, s'inclina au maximum pour tenter de percevoir quelques bribes de la conversation. De toute évidence, les hommes discutaient de son sort, mais il n'entendait distinctement que les jurons et les invectives. Ce furent bientôt les tonalités qui retinrent le plus son attention. José contenait ses troupes en parlant haut et en usant toujours de ce même ton péremptoire, Bébert, lui, « guculait » le plus souvent, tandis que Nanar aboyait ; les paroles de Marcel étaient plus rares, mais semblaient calmer les hommes et faire autorité. Après un moment d'intense agitation, Mark entendit distinctement sa voix grave tonner : « **Tu veux finir sur l'échafaud ? Moi pas !** », Mark s'accrocha dès cet instant à l'idée qu'on ne le tuerait pas.

La pente était raide ; rejoindre le chemin gravillonné où se trouvait garé la traction noire ne prit que quelques minutes. Bébert, après l'avoir libéré de ses liens, lui avait montré son arme et l'avait menacé :

« Marche entre José et moi et ne bouge pas, sinon... »

Mark s'était ensuite retrouvé ligoté dans le coffre trop étroit. La voiture avait longuement tressauté, tant et si bien que Mark avait ressenti une sorte de détente lorsque l'asphalte avait remplacé le caillou. Les hommes, à présent, ne parlaient plus ; le roulement du moteur remplissait l'espace sonore. Tandis que son corps épousait les virages, en glissant de gauche à droite, Mark tentait en vain de desserrer les nœuds avec ses dents. Soudain, un coup de frein brutal le projeta sur les montants du siège arrière, il entendit Marcel jurer : une charrette renversée bloquait la route, pas question d'aider le paysan ! Ils firent marche arrière. Mark comprit qu'ils allaient passer par Verrines, un détour certes, mais qui ne mettait pas en péril leur projet. Les chevilles et les poignets comprimés, Mark s'accommodait de plus en plus mal de sa position, il avait chaud, il transpirait, il avait soif. Il s'était accroché à l'idée qu'ils ne voulaient pas le tuer, mais à l'approche du cambriolage une anxiété sourde le gagnait : allaient-ils le relâcher après le casse ? Si l'entreprise tournait mal, ne seraient-ils pas tentés de se venger sur lui, de le prendre en otage, ou même de le flinguer...

Mark n'était plus aussi sûr de la présence de Jim à ses côtés. Certes, celui-ci avait été fait prisonnier par le capitaine Silver, mais sans jamais être entravé, et puis il savait que le Docteur Livesey ne l'abandonnerait pas, tandis que lui, Mark, n'avait vraiment personne sur qui compter. Il pensa à sa mère, à sa chevelure brune qui sentait bon la noisette, à la douceur de sa peau ; elle allait rentrer du travail, elle ne le trouverait pas, elle allait s'inquiéter.

La voiture ralentit et amorça un virage. José toussa et se racla la gorge :

— On est bons ! Trois heures quarante, les rues sont désertes, tout Vicuville est à la messe. On récapitule : Bébert tu t'embusques et tu nous couvres. Nanar tu passes derrière moi, tu mouftes pas avant que j'soulève mon chapeau.

Mark imagina la traction s'avançant dans la rue du Lavoir, la boutique et son bandeau vert, l'enseigne rouge, le père Morin et ses lunettes de bigleux posées sur le comptoir. Ils allaient braquer Morin, et lui, Mark, se trouvait là, coincé dans le coffre de la bagnole. Et s'il se mettait à hurler ? Le cri de Marcel interrompit ses pensées :

— Nom de Dieu, la "403" noire, qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Gare-toi ici ! Va pas plus loin.

— J'descends voir.

— Non Bébert ! Pas toi. C'est Nanar qui y va. Achète des clopes. Et vite !

La portière grinça, il s'écoula de longues minutes avant que la voix de José retentisse à nouveau :

— Le v'là ! Putain, y fait une drôle de tête. Ouvre-lui Bébert !

Après s'être engouffré dans la traction, Nanar souffla et lâcha d'une traite :

Morin a fait un malaise, le toubib est là, il lui fait un massage cardiaque, y'a sa vieille qui est là aussi, et puis deux autres clampins. Tu veux mon avis José : c'est cuit, c'est mort.

Bébert pris d'une rage soudaine frappa le siège et beugla dans l'habitacle :

— J'aurais du y aller, on aurait déjà le sac !

— Ta gueule connard ! C'est **moi** l'chef. On applique le plan B, on s'barre. Démarre Marcel !

La voiture bondit dans un vrombissement et les pneus crissèrent sur la chaussée. Mark gémit.

— Et cette saloperie de gosse ? C'est **lui** qui nous a porté malheur. On en fait quoi ?

— Plan B, j'tai dit ! Mais t'es une vraie tête de nœud ! On le bazarde et on s'met au vert.

Mark trempé de sueur inspira profondément, il devait retrouver son sang froid : José avait dit « bazarder », pas « flinguer ». Ils allaient se débarrasser de lui prochainement, il devait se tenir prêt à toute éventualité. Le trajet lui sembla long, mais il retrouva son calme. La voiture tourna brusquement, Mark sentit qu'elle s'engageait sur un chemin de terre. Les portières s'ouvrirent et presque simultanément celle du coffre se souleva. Bébert lui délia les mains et les pieds, puis il l'empoigna et le déposa au sol sans le lâcher. Les yeux de Mark balayèrent rapidement les abords : pas de doute, il se trouvait au bord de la Ravine de Cantau, une pente abrupte descendant sur plusieurs dizaines de mètres. Marcel, appuyé contre la voiture, le regardait d'un air narquois.

— Dis donc p'tit merdeux ! Tu t'es bien foutu de nous avec ton Jim, c'prénom tu l'as trouvé dans un bouquin. hein ? Alors, avant d'passer aux choses sérieuses, tu vas nous dire ton nom. Bébert lui administra une gifle magistrale qui l'expédia au sol.

Un peu étourdi, il essuya sa bouche pleine de terre. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'une « maudite » souche l'avait arrêté brutalement dans sa course. Il avait eu le bon réflexe, après le coup de Bébert, de se jeter dans la pente et de la dévaler à vive allure en espérant gagner la piste au creux de la Ravine. Il prit appui sur ses avant-bras et tourna la tête. Avec soulagement il aperçut en contrebas le chemin encaissé, au même instant il crut entendre le moteur de la traction. Il resta un moment sans bouger jusqu'à ne plus percevoir le moindre son : les hommes avaient du renoncer à le poursuivre. Lorsqu'il voulut se relever il poussa un cri de douleur, sa jambe droite ne le portait plus. Collé au sol, il se laissa glisser en s'aidant de ses mains ; chaque avancée s'accompagnait d'un gémissement, mais il n'avait pas le choix : il devait gagner la piste.

À moitié évanoui le garçon crut à un cauchemar lorsque, soulevant péniblement ses paupières, il découvrit la face hideuse du surnommé « Maclodo » – l'homme des bois que les grands du *certif* bombardaient avec des pierres. L'œil valide du vieux Maclot le scrutait avec l'acuité d'un loup tandis que le globe exorbité fixait le néant, sa barbe grise volumineuse et hirsute était barrée d'un bourrelet rougeâtre qui descendait jusqu'à sa lèvre supérieure.

— Oh Gamin! Qu'est-ce tu fais là dans ce fossé ? T'es tombé ? On dirait qu't'es blessé... Mais j'te reconnais, tu s'rais pas le p'tit Fritz ?

Mark tenta de basculer son corps pour échapper au vieux, il poussa un hurlement.

— Oh là ! Doucement, calme-toi ! Avec ta jambe abîmée, tu vas pas aller loin. Tu ferais mieux d'faire confiance à Maclot. T'as soif ?

Mark, qui aurait vendu son âme pour une gorgée d'eau, fit « oui » de la tête.

— Tiens, prends ma gourde. Ta jambe est en biseau, elle est cassée. Pour éviter qu'elle bouge, j'vais te poser des attelles, ça t'aidera à tenir, le temps qu'j'aille chercher du secours. Le vieux parlait d'une voix éraillée, mais avec une certaine assurance et sans animosité. Tandis que le rescapé avalait goulûment l'eau tiède, l'homme sortit un foulard de sa poche, puis il s'agenouilla à ses côtés et lui tendit un bâton assez court.

— Serre ce bout de châtaigner entre tes dents, comme ça tu t'mordras pas la langue. Les attelles, ça m'connait : Pendant la guerre, pas celle de 40, la Grande, j'en ai posé, ça oui, et à plus d'un ! Ça limite la casse, ça t'évitera d'être boiteux, comme moi... C'est parce que j'tai appelé le Fritz, que tu m'regardes de travers ? Bah ! C'est rien ça. Les Fritz, j'les connais mieux qu'personne.

Mark avait glissé le bois en travers de sa bouche sans poser de questions. Du vieillard courbé au dessus de ses jambes, il ne voyait plus que le dos enveloppé de son éternel pardessus gris, le crâne dénudé et la partie non abîmée du visage. Maclot agissait sans brusquerie, avec méthode. Le garçon épuisé se relâcha, il n'était plus sous la menace de « Maclodo » – le vagabond solitaire et inquiétant du village – mais en la présence inattendue d'un vieil homme rassurant, prêt à l'aider.

— C'est bien, laisse-toi aller, ce s'ra plus facile pour moi et tu vas moins en baver. J'te parlais des Fritz, c'est ça ? Tu vois comme je suis, borgne et bancal, c'est eux qui m'ont fait ça. Mais j'leur en veux pas, ils sont comme nous. Ils nous ont fait la guerre parce qu'on leur a dit qu'on était des salauds d'Français, et nous, on leur a fait la guerre parce qu'ils étaient des salauds d'Fritz. Dans les tranchées, on s'les gelait et on avait la dalle, comme eux, et sous le feu ils avaient la trouille, comme nous. Le soir de Noël on avait un foutu cafard, on a prêté l'oreille, ils chantaient des cantiques, on connaissait les mêmes, alors on les a accompagnés. Le vieux se mit à siffloter.

— Attention P'tit, j'veis t'soulever, n'aie pas peur !

Capté par le récit de Maclot, Mark ne prêtait plus attention à ses maux ; une douleur intense et soudaine le surprit, elle ne dura pas.

— Tu vois, c'est un obus ennemi qui m'a défiguré, mais sans l'aide d'un Fritz je ne s'rai pas là aujourd'hui...Bon Dieu ! Ça crachait du feu, ça tonnait d'partout ! J'ai vu mon copain Robert tomber à moins d'un mètre, il n'a pas eu l'temps d'souffrir, moi j'en ai pris dans l'œil et dans la jambe, j'me sentais partir... D'un seul coup, plus rien. J'ai entendu des voix...des voix allemandes, elles s'éloignaient. Et puis une ombre s'est s'approchée, j'ai pensé qu'c'était la fin. Le soldat s'est arrêté, il est resté là un moment, sans bouger, puis il m'a pris par les épaules, il m'a tiré sur plusieurs mètres jusqu'à un rocher, il m'a calé le dos tout contre, il a posé sur moi la capote d'un mort et il m'a donné à boire. J'en revenais pas.

J'ai attrapé un caillou et j'ai écrit sur la terre : « danke », ça veut dire merci en allemand, et j'ai signé : « Jules ».

Toujours agenouillé, l'homme redressa lentement son buste, son regard se perdit un instant vers l'horizon. Il reprit doucement, d'une voix presque tremblante :

— Il s'est saisi de mon caillou et il a écrit six lettres, j'les vois encore : M-A-R-K-U-S. Il m'a sauvé la vie !

Il calma sa respiration, jeta un œil à la jambe de l'enfant calée dans son attelle, puis se leva en s'appuyant sur le talus.

— Tu vois P'tit, si j'avais eu chance d'avoir un fils, j'l'aurais appelé Mark, avec un K. Mais tu te doutes bien qu'à mon retour, aucune femme n'a voulu de moi... Bon ! Recrache ton morceau de bois, reste au chaud et surtout ne bouge pas. J'veis aller jusqu'à la ferme des Gruaux chercher du secours.

Mark se blottit sous le manteau usé qui sentait des odeurs de bois brûlé, de vieux cuir, de tabac, de soupe et de foin ; un grand ciel clair traversait ses yeux ébahis. L'homme, un peu plus loin, enfourchait son vélo, il se retourna :

— Au fait, Petit ! Tu n'm'as pas dit ton nom...

Mireille Mauviot – Lauréate 1^{er} prix nouvelle/Récit

36^e Prix littéraire du pays de Buch

La chaumière

Dans l'après midi chaude de l'arrière pays, Roberto fait une halte pour reprendre son souffle. Sa gourde est au trois quart vide, et ses jambes commencent à tirailler.

« Ce petit sentier de collines n'en finit pas », se dit-il en soulevant sa casquette bleue trempée de sueur.

Il essuie son front d'un revers de main, ôte ses lunettes de soleil, plisse ses yeux bruns vers le ciel d'azur, gratte l'arrière de sa tête poivre et sel.

« Dois-je m'en retourner, ou continuer d'avancer ? » se questionne-t-il, las et suffoquant.

Ajustant les lunettes sur son nez, il glisse un regard vers le sentier bourdonnant d'herbes folles fleurant bon le thym et le lavandin, replace la casquette sur son crâne surchauffé, tire sur la visière, ses lèvres bougent :

- La vue doit être splendide ! Allons, je ne vais pas m'arrêter ici, se reprend-il soudain à voix haute. Plus qu'une centaine de pas et je serai au sommet, s'encourage-t-il, reprenant sa marche.

Roberto n'est pas déçu. Parvenu rapidement en haut de la crête, son regard enveloppe la grande vallée aride à la roche presque blanche. Vaguement nauséux par l'effort fourni, il s'assoit à même le sol sous l'ombre offerte par un petit résineux auquel il appuie son dos endolori. Autour, la surface est jonchée de pignes brunes ouvertes au grand soleil, grignotées par les rongeurs. Il tend la main, cueille un brin de lavande et se met à le mâchouiller pour en tester le goût et raviver la salive de sa bouche asséchée. Ainsi, il peut pleinement savourer le fruit de ses efforts.

La vue est en effet splendide. Une suite minérale de vallons encaissés tremblant à l'horizon sous l'effet de la chaleur avec, ancrés dans le rocher, une constellation d'herbes aux reflets vert de gris et d'épineux drus vert royal. Un panorama d'une rare beauté.

« Ici, la nature possède cet attrait sauvage et quelque peu irréel d'une civilisation préservée » savoure Roberto.

Il s'allonge, les bras repliés sous sa tête pour admirer paisiblement le paysage.

Il pense à l'effort fourni afin de parvenir jusque là, et s'en réjouit. Puis il pense à cette période d'entre-deux, à ce break octroyé parce qu'un patron peu scrupuleux n'avait pas accepté qu'il mette le nez dans ses affaires. Il l'avait viré sur le champ, prétextant *qu'il avait outrepassé ses droits, et qu'il n'avait qu'à aller où bon lui semble finir sa période de licenciement.*

Roberto soupire. Son patron l'avait pourtant choisi pour son esprit fureteur, un plus pour dégoter les projets de la concurrence, répétait-il. Mais il n'avait pas apprécié que son employé fouine dans sa double comptabilité.

« Qu'importe, conclut notre randonneur en se calant plus à son aise, un autre saura tirer parti de cette aptitude. Et moi, j'y gagne cette vue imprenable ! »

Roberto se trouve tout à fait bien maintenant. Il sent la vie secrète à l'abri de la terre ou sous le refuge des épines, attendre des températures plus clémentes pour s'activer à la recherche de nourriture. Un sourire vient se dessiner au coin de sa bouche.

« Petits animaux, oiseaux, insectes, reptiles patientent à moitié endormis sous cette vallée écrasée de soleil, un peu comme moi », s'amuse-t-il, allongé béat sous l'arbrisseau.

Il se fait la réflexion qu'à cette heure torride il n'avait d'ailleurs rencontré personne. « Les gens du coin savent ce qu'ils font » pense-t-il alors. Il se rassoit, jette le brin mâchouillé, prend sa gourde dont il estime le peu de contenu en la secouant, aspire une bouffée d'air brulant. Il va falloir économiser l'eau.

Son regard vague sans but précis balayant la vue qui s'offre à lui, quand soudain, un point vif, étonnant de verdure au milieu de ce lieu presque désertique captive son attention.

Il se redresse. Le point est situé en contrebas sur la droite, dissimulé en grande partie par un énorme bouvrelet rocheux qui semble suspendu en l'air.

Roberto se met debout, repositionne sa casquette, tire la visière sur son front rafraîchi, et s'approche du garde-fou devant le précipice. Mais il a beau se pencher, il ne parvient pas à en voir davantage. Cette position lui permet pourtant de déceler une piste à peine marquée s'éloignant sous l'excroissance. L'attraction est trop forte, il décide de sortir du sentier balisé. Il étire ses membres ankylosés, replace la bandoulière de sa gourde, cale ses lunettes d'un doigt appuyé en haut du nez, enjambe le garde-corps et s'engage sur la sente improvisée. Arrivé sous le roc en suspension, le pan verdoyant du contrebas se dévoile. Et ce qu'il voit le conforte dans son audace.

Nichée au cœur de la verdure apparaît une chaumière. Celle-ci, protégée du dard des rayons par les monts environnants, est coiffée d'un long toit de paille brunie. Elle est posée sur la prairie telle un petit papillon, appuyée sur le tronc charnu d'un vieil arbre. A l'arrière d'un jardinet coloré, luit un mince serpent d'eau frémissante.

« Une demi-heure aller-retour, tout au plus », estime Roberto, devinant à quelques marques que d'autres avaient emprunté ce chemin avant lui.

Il incline la tête. Il est encore tôt. Sous ce soleil de plomb, il doit économiser ses réserves.

Il ouvre posément sa gourde, boit une seule gorgée. Le goût chaud et amer lui arrache une grimace. « J'ai donc tout loisir d'aller voir ce qui se cache là-bas », se conforte-t-il, revissant le bouchon en plastique.

Roberto repart. L'échappée d'un oiseau, le saut des criquets, la fuite des serpents ou des mulots : l'affolement créé par son approche dans ce lieu peu fréquenté le divertit. Il croise aussi un gros lézard aux couleurs éclatantes, immobile sur la rocaille, qui gobe l'air en le regardant de son œil proéminent. Vingt minutes plus tard, il s'arrête. Il fait chaud. Une fois encore, il lève sa casquette bleue pour essuyer son front trempé de sueur d'un revers de main, la replace. « Ici, la vue est à couper le souffle, tellement c'est beau » s'extasie le voyageur.

Roberto est sous le charme. Voir la chaumière dans son écrin ne lui suffit plus. Il veut en savoir plus sur ce lieu. Comment les habitants ont-ils eu l'idée de s'installer ici ? Comment vivent-ils ? Y avait-il un autre accès ? Bien sûr ! Qui pourrait subsister de façon si isolée ? Il y a forcément un village dans les parages. Peut-être même celui près duquel il a laissé sa voiture avec ses affaires, se plaît-il à penser, imaginant un portail d'entrée soustrait à sa vue par les monts.

Il ôte une nouvelle fois sa casquette pour éponger son front et gratter l'arrière de sa tête. Si j'osais, se tâte-t-il, les yeux rivés sur la maison. Mais comment faire pour y entrer ?

L'esprit titillé, il s'agite brusquement. *L'eau, bien sûr !* Les gens sont hospitaliers dans la région. Et ceux-là doivent avoir l'habitude des randonneurs égarés. J'y vais. Qu'est-ce que je risque ? Je ne leur demande qu'un peu de repos et un verre d'eau fraîche.

Il avise une plante aux fleurs pourpres qui semble en décalage dans ce décor aride, et sans vergogne vide à son pied le peu d'eau croupie de sa gourde.

« On ne refuse pas un peu d'eau lorsqu'on a une si jolie source », s'amuse-t-il en regardant le liquide s'infiltrer dans les fissures du sol craquelé.

C'était un caractère ! On ne se refait pas, jubile notre homme reprenant son excursion. Son étoile l'avait toujours guidé vers des endroits insensés. Et ici, il le devine, il y avait des choses à découvrir. Pourquoi ne ferait-il pas guide ? se demande-t-il subitement, il avait un tel chic pour tomber sur les sites insolites. A son retour, il racontera son escapade sur les réseaux sociaux pour voir l'intérêt qu'il suscite. Dommage qu'il ait décidé de laisser son portable dans sa voiture, la photo aurait été de toute beauté ! Bof, il retrouvera facilement le lieu, se rassure-t-il, pleinement confiant.

Il rejoint un sentier de caillasses et de plantes sèches à l'allure brouillonne. La descente ensuite s'avère aisée, comme si son pas y était facilité. Parvenu à l'arrière de la chaumière, il contemple ce tableau parfait. Le ciel, à présent pomponné de petits nuages, offre un camaïeu impassible. La source bruissante traverse le jardin, s'égayé de fleurs multicolores et du chant des oiseaux. L'arbre étale son ramage vers les murs coquets aux fenêtres en bouquets et à la porte ouverte en une invite. Tout contribue à faire de ce lieu paisible un enchantement. Il approche, s'attend à voir sortir quelqu'un l'accueillir, lorsqu'il aperçoit une affiche.

'Chers visiteurs, bienvenus dans la maison aux trouvailles'

- La maison aux trouvailles ! ça alors, s'exclame Roberto, le sourire jusqu'aux oreilles, c'en est une !

Puis il lit le texte dactylographié en écriture plus petite : 'La visite est en accès libre. Nous passons matin et soir pour ouvrir et fermer les portes.' Roberto stoppe sa lecture. Mince ! Il meurt de soif, et cet endroit est inhabité.

La source qui frissonne en arrière fond n'attend que lui. Il la rejoint en quelques enjambées, s'agenouille, pose casquette et lunettes sur la pelouse soyeuse vert tendre, trempe ses mains dans l'eau, en savoure la fraîcheur si agréable par cette canicule insensée, boit tout son saoul, puis se badigeonne le visage, la tête et le cou. Ragailardi et gouttant quelque peu, il remplit sa gourde, remet sa casquette, insère ses lunettes dans la poche gauche de son T-shirt, et se dirige d'un pas actif vers l'entrée de la chaumière pour lire la suite de l'écrêteau, car notre voyageur a aussi grand soif de découvertes.

'Cette maison s'enrichit au gré des dons des visiteurs successifs. Merci donc de laisser une petite participation en sortant pour nous aider à entretenir le lieu. Attention, veuillez ne pas toucher les pièces exposées, parfois vieilles ou fragiles. Bonne visite.'

Roberto ne se le fait pas dire deux fois. A peine est il entré dans la première pièce qu'il découvre en son centre, installée sur un présentoir, une maquette de la demeure et du canyon. La voix d'une jeune femme s'élève comme par magie.

Elle explique que cette maison avait été créée au tournant des années 1900 par une famille d'éminents érudits un peu fous, passionnés de découvertes. C'était en dénichant par hasard ce havre de paix et cette source, que l'idée avait germé dans leurs esprits d'y rassembler leurs trouvailles.

Excellente idée, pense Roberto, ravi, laissant les tableaux des anciens propriétaires en robe longue, redingote et haut de forme, pour obéir à l'invite de passer dans la salle suivante.

Celle-ci, d'une taille beaucoup plus conséquente, intitulée « Fourre-tout » ouvre directement sur une calèche des « Dames Blanches » première voiture publique de Paris ; et regorge de vitrines, d'étagères, de babioles, d'affiches, ou d'objets plus conséquents, comme un cheval à bascule pour triplé, ou un berceau princier orné de nacres et de coquillages...

- Ainsi, poursuit la voix féminine, ces passionnés ont amoncelé tout un bric-à-brac de rarités et d'étrangetés, mélangés à des objets familiers ou ramenés de leurs voyages. Un empilement de souvenirs qui n'existeraient peut-être plus si, depuis plus d'un siècle, plusieurs générations ne les avaient compilés. »

Très intéressant, approuve Roberto, le nez collé devant les vitrines, découvrant pèle mèle un vieil exemplaire de Tristan et Yseult, une feuille d'arbre à thé, de l'ambre, du tabac à chiquer, une marguerite à moitié effeuillée, une lanière en cuir du harnais de Bucéphale, à côté du sombrero d'Achille Zapata et du monocle de Karl Marx. Puis, un lambeau du tapis rouge du festival de Cannes foulé par BB, des bijoux extravagants recelant parfois un piège à poison, une pochette en lamé de Lady Di, un boulon de la tour Eiffel, l'affiche d'un « prix canon »...

- Nous espérons que vous apprécierez l'originalité de cette collection qui recèle parfois d'objets tout à fait exceptionnels et de mécanismes préservés, d'une grande richesse. Nous vous promettons une merveilleuse visite, et souhaitons que vous contribuerez à la renommée de ce lieu, conclut la voix de la jeune femme.

Un petit clic s'ensuit, le silence se fait.

Il n'y a pas de doute, confirme pour lui-même notre visiteur, s'attardant encore sur un miroir sans tain, une ancienne carte nautique datée de 1485, appelée portulan, un bouton de la tunique de Napoléon 1er perdu lors de la bataille de Waterloo, ou encore une corde de guitare de Jimmy Hendrix. « Ceci n'est que du menu frottin », pense-t-il soudain, exalté par l'enfilade de salles qui l'attend : Pavillon de la faune et de la flore, cabinet de curiosités, salle des inventions, salle des trophées, l'aire de la modernité... Il a tout loisir de parcourir les lieux, mais il passe de pièce en pièce sans savoir laquelle choisir, tant tout l'attire à un point fou ! Incapable de se décider, il finit par aller et venir, laissant ses envies le guider.

Attiré par une immense gucule de requin, il entre dans le pavillon de la faune et de la flore, s'arrête sur une collection de lépidoptères aussi gros que la main, enchaîne sur les plantes, s'étonne de la coquelourde des jardins qui ressemble beaucoup à la fleur pourpre sur laquelle il a renversé le fond de sa gourde, ou sur cette autre, une sauge, qui avait comme l'indique son étymologie, réussi à *sauver* un des savants d'une mort certaine. L'espèce en question possédait également d'étonnantes propriétés, comme par exemple celle de durcir les corps, ce que nos inlassables découvreurs se mirent en quête de développer, précise l'étiquette.

Roberto poursuit sa visite vers une bestiole répugnante à douze pattes, puis la peau de la muc d'un python rouge géant, un mouton à cinq pattes, une tortue bicéphale, la fourche d'une langue de serpent noire et jaune, une vache à trois cornes, un chimpanzé au fort strabisme, un canard boiteux, des oiseaux de tous horizons comme ce perroquet multicolore, ce toucan au bec surdimensionné, ou cette pie-grièche écorcheur, oiseau local qui tue ses proies en les empalant sur les épines des arbres. Brrr, Roberto se retourne, cela fait froid dans le dos. Il décide de changer de salle. Plus d'une heure durant, il va d'étonnements en surprises.

Décidant de faire une halte avant de poursuivre, il avise le trône en bois précieux d'un chef de tribu, enlève la chaînette en interdisant l'accès, et s'assoit confortablement sur le siège tendu de peau de bête fauve. Il ouvre sa gourde, boit une longue gorgée de l'eau restée fraîche.

Désaltéré, notre visiteur est aux anges. Et voilà où cette randonnée improvisée l'avait menée ! se gargarise-t-il, caressant les sculptures serties de pierres précieuses des accoudoirs. D'abord cet arrêt sur la route, vers ce sentier choisi au hasard dont le parcours lui avait permis de découvrir un panorama splendide, puis grâce à son goût du mystère, il avait débusqué cette chaumière enchantresse ! Il avait du flair, sourit-il intérieurement, couronné de plumes de parures exotiques.

Il se lève, radieux, fait quelques pas, se ravise, vient rattacher la chaînette, époussetant un peu la poussière laissée par son short sale. Et il file, pressé de voir d'autres trouvailles.

Il hésite maintenant entre le cabinet de curiosité et la salle des trophées devant laquelle s'enorgueillit la statue d'un jeune homme à l'attribut nasal digne de Cyrano, probable petit-fils d'un des fondateurs et propriétaire des lieux. Mais c'est la vue d'un micro ordinateur relié à un appareil photo qui l'engage à modifier sa trajectoire.

Il ne pouvait manquer cette technologie dernier cri qui dénote dans le paysage, se dit-il en cherchant à deviner de quoi il retourne. Bientôt, des clichés étalés sur un guéridon retiennent son attention. Roberto observe chacun d'eux, et ce qu'il y voit le fascine : un homme avec une narine très dilatée, un pied bot, un tatouage en forme de clé, une femme aux yeux vairons, une ossature frontale disproportionnée, une mâchoire de travers, un bras plus petit qu'un autre, une rotule en x, une tâche de naissance. Roberto comprend vite, mais surtout il n'y tient plus. Lui-même n'était pas arrivé sur cette terre, avec ce caractère entreprenant, sans posséder une étonnante spécificité.

- Et ceci légitime tout à fait ma place parmi ces gens ! » déclare-t-il tout haut, en lisant le dispositif pour ajouter sa participation.

Si simple, qu'il l'applique aussitôt. Il s'enregistre selon les instructions requises, pianote « date, prénom, particularité » sur le clavier, et enlève sa casquette. Il dégage ses cheveux poivre et sel pour libérer son oreille, la place face à l'objectif. Clic. Plus que quelques secondes... la photo apparaît.

- Oui ! se pâme-t-il, en observant l'étonnante configuration de l'oreille ourlée en forme d'as de pique, voilà de quoi surprendre les futurs visiteurs.

Il vérifie qu'au dos les données enregistrées sont conformes à ce qu'il a noté. C'est astucieux, admet-il, en plaçant le tirage au dessus des autres, bien en évidence sur le guéridon.

Satisfait, il part à l'assaut d'autres merveilles, en l'occurrence vers un vieux projecteur et une cascade d'inventions : télégraphe, phonographe lunette astronomique, baromètre, toute la série des téléphones depuis le bigophone jusqu'au plus moderne des portables. Il découvre un endroit dédié à Léonard de Vinci ainsi qu'à d'autres grands inventeurs passés. Mais il a envie d'autre chose. Le cabinet des curiosités lui revient en mémoire. Le voilà parti à toute vitesse en franchir la porte.

Dès son entrée, l'hologramme d'une jeune femme en tenue vicillotte lui rappelle de la même voix que celle entendue lors de son arrivée, de ne rien toucher. Ce n'est pas chose facile, se retient Roberto devant la timbale du roi Arthur, une flèche de Robin des bois, ou cette langue de sorcière longue et spongieuse. Ses yeux bruns s'ouvrent et se plissent tour à tour. Que de découvertes insolites ! s'extasie-t-il, parmi lesquelles il dégote une chaussette archi-sèche de l'archiduchesse, l'aile d'une mouche tsé-tsé, le regard hypnotique de Raspoutine, la courte paille du radeau de la Méduse, un cheveu rose de lady Gaga, une sculpture du nez de Cléopâtre, une bande de la momie d'Agamemnon ou l'empreinte du yéti...

Plus étonnant encore, un feu follet dansant dans une fiole, une queue de sirène, une aile de dragon en mouvement, de la neige éternelle de l'Himalaya ! Notre curieux n'en revient pas. Accompagnant le mouvement ébahi de ses yeux, ses sourcils ne cessent de se froncer, monter, descendre. Devant tant de bizarreries, il ne sait plus où donner de la tête. Le voilà encore absorbé par la réécriture continue d'une carte blanche donnée à des musiciens, puis devant une touffe de la Toison d'Or enclose dans une vitrine, dont il peut presque sentir le toucher de la fourrure.

Il s'arrête à la vue d'une sculpture sur glace qui fond et se reconstitue aussitôt. Impossible, se persuade-t-il, tout n'est qu'illusion. Ces érudits savent merveilleusement tromper leur monde. Et, comme aucun obstacle ne le retient, il avance délicatement son index. Dès qu'il touche la sculpture, il perçoit le froid glacial sur son doigt, mais surtout un creux brun se teinte sur l'œuvre qui le reproduit systématiquement. Très confus, il recule, et sort au plus vite.

Il est temps de partir, décide-t-il en se dirigeant vers la sortie, le dos endolori et les jambes subitement en coton. Une sensation déplaisante pourtant lui colle au corps d'un désir en partie inassouvi. Il a l'impression désagréable de n'avoir vu qu'un échantillon de ce que peut offrir cette chaumière. Son idée de devenir guide refait surface. Il pourrait amener ses clients ici, et y passer des jours sans jamais se lasser. Quel bonheur ce serait ! Il montrerait son oreille, deviendrait lui-même une célébrité.

Mais pour l'heure, il est temps de rentrer, conclut-il un peu groggy après une telle journée. Prêt à ouvrir la porte, il lève machinalement la main à sa tête, sans trouver sa casquette. Mince ! Où l'avait-il laissée, réfléchit-il, avant de se souvenir : la photo.

Roberto rebrousse chemin à travers les salles. Insatiable malgré lui, il s'attarde encore sur plusieurs pièces qu'il n'avait encore pas vues ou pas sous cet angle, s'arrête devant le balancier d'un mobile de Calder, et arrive près de la salle aux trophées. Sa casquette bleue est négligemment posée à côté du guéridon des photos.

Il la replace sur sa tête. Ce faisant, ses yeux fouillent la tablette où il a déposé le cliché de son oreille en forme d'as de pique, mais il ne le voit pas. Il tripote un peu, regarde en dessous du guéridon, lève les yeux, et aperçoit le cliché accroché plus loin sur un mur. Par quel miracle ! se demande-t-il, émerveillé, relevant sa casquette et se grattant l'arrière de la tête. Mais non, il y a une astuce, un truc, il faut qu'il le trouve. Il s'approche. Du regard, il cherche à droite à gauche, tourne autour d'une statue. C'est là qu'à deux pas, un objet scintille de mille reflets. L'appétence de Roberto ne peut résister.

- Un miroir aux alouettes, ça alors, s'étonne Roberto, en voici une étrangeté !

Il en a bien sûr entendu parler, comme tout le monde, mais à quoi cela fait-il référence ? Qu'y-a-t-il à voir dans cette glace aux multiples facettes ouverte comme un livre ? Délaissant la photo, il monte sur le petit promontoire pour mieux regarder. Son image se reflète à la fois de face et de profil. L'occasion est trop belle d'avoir un aperçu de son oreille, il ramène ses cheveux derrière :

- Qui peut se vanter d'avoir une oreille pareille, je dois être unique au monde ! se rengorge t-il.

A aucun moment, peut-être à cause de la chaleur, ou parce qu'il pense que l'arrière pays est peu fréquenté, ou encore parce qu'il est trop occupé à répondre à sa curiosité, à aucun moment Roberto ne se demande comment il se fait qu'il soit tout seul dans cet endroit si extraordinaire.

Il avance son visage, et se sent devenir très étrange. Son cerveau enregistre soudain que les statues environnantes ont les mêmes caractéristiques que celles qui figurent sur les photos du guéridon. Il croise son image qui s'estompe à mesure qu'il comprend qu'il se fige.

Devant ses yeux défilent son parcours depuis cet arrêt du départ jusqu'à la vue de la chaumière. Il voit les serpents fuyant à son approche, l'eau de sa gourde vidée sur la fleur pourpre, comme l'ont fait les autres amateurs avant lui. Il s'entend penser que la vue est à couper le souffle, et ressent sa joie à la découverte de ce que recèle cette chaumière enchantée...

Sa curiosité poussée au vif, ne pouvant plus bouger, immobile comme le gros lézard à l'œil proéminent croisé sur sa route, il a encore le temps de lire : « Miroir aux alouettes : piège, leurre, dispositif trompeur, autrement dit, attrape-nigaud » avant de finir de se solidifier.

Alors le piédestal sur lequel notre curieux est monté pivote, passe en silence devant Cyrano, et va se placer par ordre d'arrivée, après la longue file des statues de la salle des trophées. Sur la plaque vierge d'identification s'inscrit la date du jour, et au-dessous :

« Roberto, oreille unique au monde en forme d'as de pique ».

Grâce BELDER - Lauréate 2ème prix Nouvelle
36e Prix littéraire du pays de buch

DEVINE !

- Philippe ?
- Oui Manu ?
- Tu m'aimes ?
- Tu deviens curieux ou quoi ?
- Tu aimerais bien savoir, mon cochon ?
- M'en fous.

Je pensais qu'il se moquait. Comme tous les vendredis soir, après une semaine de contingences professionnelles harassantes, nous passions en revue trente années d'amitié, à l'ombre du pommier. C'est là qu'à l'orée du week-end, nous mêlions nos solitudes affectives dans le silence de nos jardins mitoyens. Je déblatérais mes états d'âme et Philippe, dans son infinie conception de l'empathie humaine, rythmait le flot de mes épanchements introspectifs de râles vagues dont j'essaie encore de déchiffrer le sens profond. C'est ainsi que, berçant ensemble le lent écoulement du temps à gorgées de Heineken, je tentais d'octroyer à nos conversations hebdomadaires une dimension métaphysique qui dépassât le stade des causeries entre bovins.

- Voilà le problème, dis-je.
- M'mmmouais, dit-il.
- On se connaît depuis le lycée, Philippe ... Tu sais comment je suis. Je n'ai jamais cherché à aller plus loin que l'ordinaire. Et pourtant, j'ai l'impression d'avoir tout vu, tout vécu, tout connu. J'ai eu beaucoup de chance, au fond.
- Alors de quoi te plains-tu ?
- Écoute-moi bien, vieux. Dans ma vie, je n'ai rien cherché. Tout est venu à moi, sans véritable effort, mais sans désir non plus. Je n'ai rien provoqué. Les choses se sont présentées. Je les cueillies. Beaucoup diraient que ce serait pécher de me plaindre. Mais mon drame, c'est que tout m'est égal.
- Je sais Manu. Tu es un blasé de la vie. Un flétri de l'existence, un ...
- Je sais ... Mais cela n'a pas toujours été le cas. Le désir, je l'avais ... j'ai fini par le perdre. Et toi aussi ...
- ... ?
- T'es-tu déjà demandé ce qui pouvait nous arriver pour vivre comme des amibes ?
- Parle pour toi, Manu. Pour moi, tout va bien !
- Vraiment ? Tu n'as pas l'impression de traverser l'existence dans une capote ? Te souviens-tu seulement de tes premières années ? D'avoir aimé la vie, de t'être ému pour un rien, de ton désir de savoir, de bouffer le monde. Puis vient le jour où tu ne ressens plus rien. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'on arrête de chercher. Il y a danger à fouiller, à comprendre. Dès que tu cherches à donner un sens, les alarmes sautent, et on t'apprend à rester sage. Il faut surtout que rien ne change.
- Mais pour moi, tout va bien. J'ai ce qu'il me faut. Pourquoi voudrais-je changer ?
- Mon pauvre Philippe. On a bien réussi ton formatage. Tu ne remets rien en question. Tu as réussi ce que tu as et tu crains de le perdre. As-tu seulement réussi ce que tu es ?

J'avais disparu de son champ de conscience. Mes propos avaient dépassé sa capacité d'absorption. Et son esprit se perdait dans les reflets cuivrés de la bière qu'il tenait d'une main, pendant que l'autre soulageait une démangeaison à mi-chemin entre la tête et les pieds.

- Il me faut une cuite, avait-il ajouté.

Il plaquait un masque de désinvolture sur ses angoisses. Était-il conscient qu'il maintenait ainsi à distance une vérité qui, balafrant ses illusions tranquilles, l'aurait ramené à la vie ? C'était le moment d'insister.

- Tu ne vois donc pas que, dès le début, tout s'organise pour réprimer ta soif de connaître ? Imagine un instant : La naissance ! Elle est le présent des dieux. Après neuf mois de sarcophage, l'univers entier inonde tes sens. Les formes, les couleurs enflamment ta rétine ; les senteurs des quatre-vents affolent tes appétits. Tes aspirations affleurent au contact des autres. Tu veux explorer ces trésors, connaître les origines, apprendre le but de toute chose. Alors tu saisis, tu goûtes, tu rampes, tu touches, tu gravis, tu presses, tu caresses, tu explores et tu poses des questions. Mais c'est trop. L'hommage dont tu gratifies la Terre pour toutes les curiosités qu'elle offre devient gênant. Et la résistance s'organise pour limiter tes élans de conquête : les mots tranchent tes désirs, les mains stoppent tes gestes, les cris coupent tes quêtes. C'est ainsi que les années passent, et la vie qui devait être une orgie de promesses, devient une longue hibernation. À portée de monde, on te reclus dans tes propres murs. Promis à devenir la facette indissociable d'un tout que tu cherches à comprendre, voilà qu'on te réduit, on te coupe de l'absolu avant même que tu n'aies pu savoir ce que tu étais venu y faire. Inapte à saisir qui tu es.

Il s'était raidi, fixait le néant sans dire un mot. Le silence épaississait les secondes. Je laissais les mots infuser son cortex comme une tisane médicinale. Je continuai.

- Tout cela vient de très loin Philippe ... À sept mois de grossesse, ma mère sent les eaux lui couler entre les jambes. Les toubibs ne savent rien mais ils expliquent tout – l'affolement des hormones, l'utérus flasque, le ramollissement des muqueuses. Mais au fond, je sais qu'il n'y a rien de tout ça. Je voulais m'extraire de l'obscurité. Simplement. Voir du pays. J'avais fait le tour de mon confinement et je sentais déjà l'appel du monde au-delà des parois. Un univers sans limites affolait mes élans d'exploration. Je devais partir à l'aventure. Pétri par une soif de savoir inextinguible, je poussais, rampais. Je luttais comme un diable dans les replis de chair, me frayais un passage vers la lumière, au bout du tunnel. Et je découvrais la totalité.

« Or, le bonheur semble avoir été créé pour ne pas durer. On me saisit par les pieds, on me soulève, on me secoue, et mes enthousiasmes périclissent sous une volée de claques. Jusqu'à ce que j'en hurle ... jusqu'à la vision de cette chose qui gémit au creux du lit, les cheveux étalés comme un soleil : écarlate et ruisselante, haletante et en joie, endolorie et euphorisée, ses yeux cherchent à posséder les miens. Celle dont le corps avait abrité ma lente croissance, mon premier amour. J'ai vécu au plus profond de ses courbes. J'ai baigné dans la douceur de ses creux. Maintenant, je veux voir son corps avec mes mains, ramper sur les dunes de son ventre, gravir ses ogives laiteuses, les conquérir et y puiser l'amour, sentir la soie de sa peau, respirer sa sueur de femme, me fondre dans la pression de son étreinte et coller ma joue contre la sienne où palpète déjà la folle extase du partage. C'était trop demander, sans doute. Me voilà arraché à ces désirs secrets par les forces du diable. Soulevé dans les airs, tripoté jusqu'à l'indignité, malaxé comme une pâte inerte, scruté aux limites de l'humiliation ... et jeté dans la prison de plexiglass ...

« Qu'avais-je fait pour encourir cette peine ? Le message est pourtant clair. Coupable de curiosité. Rêver à l'exercice des sens est un crime. Le verdict est brutal. La condamnation sans appel. Deux mois de taule en plastique pour mater mes velléités de découverte. Par les hublots, j'ai une vue plongeante sur le monde tant convoité. Il est juste là, à portée de mon regard, et je n'ai pas le droit de m'y fondre. Aucun contact. Rien. Juste une pieuvre de tuyaux qui fourrage mes orifices et une hyène en blouse blanche qui, toutes les quatre heures, m'enfoncé un lait d'usine dans le gosier, avec la délicatesse d'une haltérophile moldave.

« Au terme d'interminables semaines, arrive la liberté que je n'attendais plus. Quelle joie ! La maison est un paradis. À peine remis de ma récente épreuve carcérale, j'apprends que je ne suis pas fait pour la vie de caserne. Et je retrouve mon goût pour la curiosité. Je baigne dans un champ illimité de trésors à découvrir. Je m'enflamme pour chaque chose : j'agrippe, je goûte, je mords ... Mais la limite que je croyais à jamais bannie du monde se présente à nouveau. À nouveau, je constate que le bonheur reste éphémère : *« Ne touche pas. C'est sale. Pas dans la bouche ... »* C'est ainsi que les semaines succèdent aux jours, dans un tissu d'interdictions.

« Enfin mes jambes me portent. La curiosité à peine entamée me pousse à les utiliser sans restriction afin d'agrandir mes espoirs de conquête. Afin, aussi, d'échapper aux regards inquisiteurs. Le royaume inerte qui me narguait dans l'immobilité du berceau devient subitement accessible. Meubles, bibelots et objets de toute classe, constituent une manne illimitée pour des mains avides d'exploration. Croyant pourtant échapper aux écrans de contrôle, je suis vite repéré et la limite s'impose encore, implacable et tranchante comme un sabre. Les mots, les gestes, les claques sur les mains. Une batterie de sanctions qui atteint les sommets de la dissuasion lorsque les sangles te fixent sur la chaise haute, un biberon collé au fond de la glotte pour avorter tout élan plaintif. Une fois de plus, le message est limpide : Tu explores ? On te fige.

« Les mois s'écourent, le corps s'apaise : la tête s'exalte. C'est le temps des questions qui succèdent aux réponses. *« Pourquoi les fleurs poussent ? – Parce qu'elles veulent toucher le ciel, mon chéri. »* Pas convaincu, j'insiste : *« Pourquoi le ciel est bleu ? – Parce que Dieu n'avait plus assez de peinture pour le peindre en vert – Pourquoi ? il avait peint l'herbe d'abord ? – Oui, mon chéri, ... c'est ça – Mais pourquoi ? Parce que ... - Parce que quoi ? - Parce que parce que ... »*. *« Alors pourquoi ? - Tais-toi ; pourquoi ? - Ça suffit ; Pourquoi ? - La ferme ; Mais pourquoi ? – Putain de drôle ... ! »* Larmes, pleurs, sanglots ... et les gros yeux qui t'absorbent donnent rapidement une idée de la tare que tu représentes. L'évaluation est sans appel et le message transparent : Il y a danger à savoir. La curiosité te menace. Et si tu insistes, le rejet profile ses mâchoires de prédateur à un âge où ta survie dépend de l'amour de ceux qui t'ont propulsé dans le monde interdit.

« L'école est une salvation : Du jour au lendemain, tu as carte blanche pour plonger dans les mystères de la vie. Les joies de la connaissance officialisée t'autorisent ce qui t'était refusé à la maison. Et dans le souk d'abstraction qui agite mes neurones, l'instit est mon guide. Ma lumière dans toutes ses acceptions. Je bois les paroles de cette femme que j'élève au rang de déesse. Explosion de savoir. Séisme des questions. Et le bonheur montre à nouveau sa vraie nature : éphémère. Les ardeurs de la prof s'anéantissent contre leurs propres limites et le discours finit étrangement par ressembler à celui qui sert de loi aux parents. *« Tu parles trop. Apprends cela comme ceci. Recrache la leçon du livre. Ça*

suffira ... Si tu écoutes, tu auras droit à l'image de la plaquette de chocolat poulain. »
C'est là que tu apprends la corruption : on achète ton silence à coup de bon-points.

« À six ans, je découvre que les frontières imposées à ma curiosité n'en ont pas. Les mots, les gestes, les injonctions, les regards assassins, les menaces, ... Tout cela ne suffit plus. Maintenant, la philosophie vient à la rescousse de l'exaspération parentale et scolaire : « *La curiosité est un vilain défaut* ». Qui n'a pas entendu cette suite de mots ridiculement agencés ? Et surtout, quel genre d'existence pouvait avoir l'inventeur de cette grandeur métaphysique ? Pourtant, c'est à cet instant précis que tout s'éclaire vraiment pour moi. À travers les mailles du voile qu'on veut à tout prix jeter sur mes yeux, je commence à entrevoir le vrai moteur de mon désir. Trouver la faille de l'absurdité qui semble vouloir séquestrer le monde et m'accrocher au rêve d'élévation. Comment ? Explorer tout ce qui peut l'être et en abreuver l'humanité ... Poser mes questions, trouver mes réponses, les écrire à ceux qui, comme moi, rêvent d'absolu ... Partager mes découvertes, mes éclairs de compréhension, mes conquêtes de savoir ...

- Tu veux dire les maths et tout ça ? S'inquiéta Philippe.
- Les maths, mes fesses, lançai-je à la volée.

« Ça, c'est juste pour faire des trains qui vont plus vite, des fusées qui vont plus haut, des bombes qui ratent moins leur cible, des prix qui grimpent et des courbes qui hissent les banquiers aux sommets de l'extase. Moi, je te parle de fleurs et d'abeilles, d'oiseaux et de vent, de rosée et d'aurores. Toutes les choses importantes. Saisir l'essence du vivant, les arbres, l'ondée océane, les étoiles et les fées ... Je veux traduire la magie avec des mots qui transportent les Hommes au cœur des secrets ... Pas pour le fric, ni pour la reconnaissance. Encore moins pour la gloire. Plus que tout, je désire jeter mon cœur dans celui des autres. Plonger dans un bain collectif. Me noyer dans le bouillon d'absolu dont on cherche tant à nous détourner. Que serait-on sans le murmure de la brise ; privés du concert des moineaux ; arrachés à l'horizon qui s'embrace au crépuscule ?

« Nos paysans d'hier savaient tout ça, à l'époque où les chemins étaient encore faits pour les sabots des hommes et des vaches. Un temps où le seul carré qui remuait dans tes yeux, au moment du repas, était l'âtre de la cheminée. Le crépitement des flammes ponctuait les histoires familiales, le leg des anciens, les valeurs du terroir. Ici, la curiosité avait sa place et sa logique. Dans les champs, on scrutait l'horizon, on perçait les mystères du ciel, et les fleurs dévoilaient leur secret. Puis on se croisait, on causait, on s'engueulait. Mais on s'invitait à rincer la goutte. Moins d'un siècle plus tard, les langues d'asphalte accélèrent les flux de marché mais nous séparent de la terre. Les murs nous protègent du voisin, tantôt inconnu, tantôt ennemi. Les portes nous confinent dans notre solitude. Dans ces conditions, que nous reste-t-il à apprendre ? Le soleil ne dore plus les grappes de raisin, il bronze des corps huileux sur des plages saturées de barraques à frites. Les vents ne te livrent plus le murmure des secrets, il décoiffe les rombières et emporte les parasols. Il est plus facile, aujourd'hui, de se débattre à l'unisson des pages de pub et des clics de souris que de planter ses ongles dans la terre. Plus glorieux d'exhaler les effluves de Paco Rabanne que de puer la sueur. La folie des marchés a vidé nos campagnes. Elle a fossilisé nos grands-pères et fait naître l'industrie du lactose, la purée en flocons et le porc aux hormones. Les tomates ont un goût de carton mais on se réjouit de trouver des goyaves tous les jours de l'année dans la moindre épicerie de village. Pourquoi être curieux lorsque tout fonctionne sans qu'il n'y ait besoin de se poser la moindre question ? On serait bien

bêtes de se compliquer l'existence alors qu'il suffit de monter sur l'escalator géant et de se laisser mener par la bienveillance de ceux qui actionnent les leviers.
Tu vois, Philippe, renouer avec la curiosité perdue, ça sert ça : observer ; remettre en question ; comprendre la mesure des travers qui ont délavé nos natures : faire nos propres choix ... Cela porte un nom : la liberté.

« À douze ans, tu es encore loin de comprendre tout ça. Tu te contentes de monter dans le train qui s'arrête à ta gare. Tu ramènes des bulletins de misère et tes aspirations à savoir s'endorment. Tes notes soulèvent des vents d'indignation. D'un doigt tremblant, on pointe la honte que provoquent tes questions ridicules. À cours d'arguments, on monte le niveau des explications. Après la philosophie d'antiquaire, on en appelle à la mythologie. On te l'assène à coups de Pandore. L'idée de la fable vient d'un grec de l'Antiquité à la moralité sinistre. Il paraîtrait que Zeus offre à Pandore une boîte qu'elle ne doit ouvrir sous aucun prétexte. Toutes les saloperies du monde risqueraient d'en sortir. Subitement, tu comprends le genre de perversité qui fonde le fonctionnement humain : on agite la boîte sous ton nez et on attache tes mains dans le dos. Dans ma tête, Pandore s'érige en héroïne. Je demande quand même : *« Papa, c'était qui, Pandore ? »* La réponse fuse : *« La ferme ! »*

« La limite trouvait encore un moyen d'expression. Cette fois, dans le champ du divin. L'injonction restait la même, mais l'argument gagnait en épaisseur :
Si tu as le malheur d'être curieux, on porte la rage des dieux à ton compte. Te voilà responsable de la misère humaine. Dans le même temps, le collègue y va à la pelle. Sommé d'enfourner son ragoût jusqu'à l'écœurement, tu cherches en vain l'intérêt du gavage. Personnellement, la joie des fractions, le miracle de la bissectrice, la promesse des équations, ne parviennent pas à me convaincre. Telles qu'on les montre, les beautés chiffrées me laissent aussi stupide qu'un aborigène du Bush découvrant la magie de Verlaine.

« Si encore on te parlait de la manière dont les théorèmes expliquent les choses de la vie ... Mais on exige ton silence. Rares sont ceux qui acceptent les questions. Elles sont une menace pour ceux qui craignent de dévoiler les limites de leurs connaissances. Plus facile pour un prof de tuer la curiosité de l'élève que risquer la perte de ses fragments de crédibilité. Le partage des ignorances pourrait être une célébration des mystères. Son refus fait de l'homme un loup pour l'homme. Et dans un monde de compétiteurs, la Terre devient un champ de bataille où chacun sauve son cuir comme il peut.

« Mes tripes me hurlent qu'il n'y a aucune vie dans les suites algébriques. Et à quinze ans, je ne me prive pas d'en faire part. Alors une main nerveuse me pousse vers ma chambre. En attendant un retour au calme, je suis fermement invité à trouver dans ma piaule un espace pour la méditation. Je serre les dents pour ne pas chialer au-dehors. Ni en-dedans. Dans mes profondeurs, je sais que les vérités ne vivent pas dans les racines carrées.
Fourrager l'inconnu, c'est plonger à poil et sans entraves dans un monde qui se fout des chiffres et des classifications. Pouvoir goûter à l'essence des choses, se fondre dans le tout et s'y perdre, passe par le renoncement aux conventions.

J'avais fait mouche. La rosée perlait dans l'œil de Philippe. Mes mots trouvaient un écho dans ses circonvolutions. Je le sentais prêt à s'abandonner aux choses authentiques. Le regard aussi vide qu'une morue des mers du Labrador, il lâcha :

- L'amour ...! C'est l'amour qui compte.
- Mon pauvre ! Tu places l'amour au-dessus de tout. Mais sans curiosité, ton amour ne vaut rien. C'est une bagnole sans moteur. Tu pédales pour maintenir la vitesse et tu t'arrêtes à la première pente parce que sans jus, tu ne vas pas plus loin que le reste du troupeau. C'est magique au début, mais bobonne finit par assiéger les fourneaux, tes gosses en classe te foutent la paix, et toi tu baignes dans tes doutes.

- Moi, j'aime ma femme et ça me suffit.

- Je sais, Philippe ... Tu aimes ta femme mais tu lui causes plus. Tu raffoles de tes gosses mais tu rates leur croissance. Tu adores les gens mais tu les jettes au premier défaut. C'est aussi comme ça que tu apprécies la mer, les forêts, les bourgeons du printemps. Mais chaque jour, ta femme te murmure des histoires que tu n'entends plus. Elle est un univers en transformation. Pour elle comme pour toi, chaque matin est un nouveau commencement. Le moindre de ses gestes est un appel à tes sens. Le plus petit soupir, une supplique à ton regard. Mais tu ne vois plus rien. Elle lave tes caleçons, elle mitonne ton pot-au-feu et, à l'occasion, elle s'offre en réceptacle de tes débordements libidineux quand tu as mal au slip. Pourquoi chercher plus loin ?

« Sa beauté intérieure n'allume plus tes yeux. Ses vécus, ses émotions, ses expériences ... tout ce qui fait d'elle un être à redécouvrir ... Tout cela ne pique plus ta curiosité. Pourquoi trouver cette lumière en-dedans ? Tu aurais trop peur d'être aveuglé. Toi, tu vois la viande qui fane, le cuir qui se ride, la tignasse qui blanchit et le gras du bide. Tous les matins, elle se restaure la façade à la truicelle, mais le rimmel a ses limites. Il y a un jour où la peinture sur la face, la salade dans l'assiette et les heures d'aquagym ne cachent plus la débâcle du corps. Le crêpi s'effrite, tombe à ses pieds, et tes yeux s'arrêtent à ça comme une honte, parce que tu n'as pas la curiosité d'ouvrir la porte. Et c'est sur cette pente que butte ta bagnole sans moteur. Tu n'as plus assez de reprise pour monter la côte. Tu ne vois pas que ses rides, ses cheveux blancs et ses trois plis au cou, c'est la promesse de vieillir ensemble. C'est l'ode à la découverte qu'elle te chante.

« Alors tu avances en prenant les sentiers parallèles. Les jeunettes, belles et fraîches, attirent ton regard. Elles réveillent ta viande de vieux bouc et tu te perds dans leurs yeux parce que tu y vois le reflet de ce que tu as perdu. Ton crâne qui s'effeuille ne les rebute pas, elles vantent le moelleux de ton bide, tes rides leur soutirent une larme d'émoi et elles s'esclaffent dès que tu ouvres la bouche. Elles oublient de te dire qu'elles reluquent tes billets de banque. Pendant ce temps, bobonne renonce à flipper devant son miroir. Elle abandonne la lutte. Soit elle se résigne à puer le graillon à la maison pour te servir tes andouillettes spongieuses ... Soit elle gueule parce qu'elle en a marre de murmurer sans écho ... jusqu'à ce votre voiture, en perte de vitesse au pied de la côte, ne vous dépose devant la porte d'un avocat. Tout cela porte un nom :

« Dans le couple, ça s'appelle la routine.

« Dans la vie, ça devient l'indifférence.

« Au boulot, ça provoque le burn-out.

« Et dans la tête, ça mène à la mort.

« Renoncer à connaître te dévitalise. Sans curiosité, tu t'agites dans un amour de théâtre pour sauver l'illusion, jusqu'au jour où elle te rattrape. Voilà pourquoi le cœur de la planète s'assèche. Le voile te montre la laideur et cache la beauté.

Philippe était presque fini. Sans âge, sans voix, sans visage. Comme un boxeur sonné, le regard morne, la joue tombante, le cou plié, il chancelait, agrippé aux cordes, refusant le K.O. Il tentait un dernier assaut :

- Tu as oublié que les maths, ça sert à bouffer. Manu.

- Mon pauvre vieux. Tu vénères tes chiffres sans rêver. Tu calcules sans aimer. Et tu comptes en oubliant de sentir. Pendant ce temps, la terre tourne. Le caillou continue sa lancée autour du soleil. Toi, tu marches dessus le temps d'un éclat. Les étoiles te voient et se marrent. Elles savent que tu partiras sans les connaître parce que tu étais occupé à compter ton fric.

« C'est ça qu'on t'apprend depuis le début. On te l'injecte à la maison, au bahut, dans la rue. Dès que tu poses une question en dehors des clous, tu as droit à la piqûre de rappel. On te visse des mensonges dans le cortex pour éviter les vagues qui remuent. Les nuages, ça mouille. Les herbes, ça pique et les montagnes, ça essouffle. Les bonnes-femmes, ça sert qu'à râler. Ne cherche pas à savoir. Épargne aux autres et à toi-même la plongée dans l'inutile et grimpe les marches qui guident tes pas dans la jungle de la médiocrité. Les mots tuent autant que les dictatures, mon vieux. Ceux qui sèment des phrases toutes faites font plus de victimes que les guerres. Les conflits tuent l'homme avec des armes qui nous coûtent un bras. La médiocrité des penseurs, c'est l'humanité qu'elle flingue. Avec des armes qui préservent leur économie personnelle et qui font reluire leur postérité.

« La curiosité, Philippe, ça grippe leur mécanique ... Si tu es curieux, tu représentes un danger. C'est pourtant ton aller simple vers l'émerveillement. Sans retour possible. C'est le sel de ton cœur. La fleur de la vie. La respiration de l'esprit. Sans elle, tu traînes tes idées préconçues. La vie est une chienne corrompue par les affres de la comparaison, la folie de la compétition. L'autre reste l'ennemi parce que tu refuses d'y admirer un soleil qui mettrait ta médiocrité en évidence. Tu oublies qu'en reconnaissant sa lumière, tu pourrais faire briller la tienne.

- Et c'est toi qui parles de ça ?

- Tu m'as toujours vu comme un blasé et tu n'avais pas tort. La mécanique avait réussi à corrompre mon jus dans l'œuf. Aujourd'hui, je retrouve mes yeux de même. Et l'idée que tu te faisais de moi devient caduque.

« Après cinquante ans de désert, je trouve l'oasis au moment où ma vie devenait une quête pour en finir. Après avoir couru les chimères sans parvenir à me retrouver au milieu des décombres, je faisais le tour des solutions pour savoir si le 9 mm dans la bouche valait mieux que la corde, la fenêtre ou le platane de la départementale. Puis vient la goutte d'eau qui redonne vie à mes racines. Comme un miracle. Mes fibres l'aspirent jusqu'à la douleur. L'aspiration ramène le sang dans mes veines et la vie s'installe à nouveau. Le détail inattendu qui me permet de rembourser la dette contractée avec l'enfant que j'étais.

Philippe tremblait. Un tic nerveux agitait sa paupière gauche. Il était fait. Je savais le moment venu de porter le coup de grâce.

- C'est quoi ton détail, Manu ? Implora-t-il.

- C'est la perle qui trace la limite claire entre l'avant et l'après. Entre la vie et la mort. Entre le personnage qui s'est débattu dans les attentes des autres et celui que je m'autorise

enfin à devenir. Je ruminais ma bile et je vois la lumière dans les yeux de ma femme. Les mots qu'elle me dit dissolvent tous mes verrouillages : « *Un concours de nouvelles ... je vais écrire ...* »

- Et alors ?

- Alors ? Alors soudain tout change, mon petit vieux. Ce qu'elle veut écrire m'obsède : ma curiosité renaît. Puis je peux écrire aussi : mon désir s'éveille après un demi-siècle de léthargie. Curieux à nouveau. Des autres et de moi. L'enfant endormi se redresse ... celui que j'avais trahi se remet à exister ; à me faire confiance ; à m'aimer.

- Tu vas faire quoi ?

- Vivre pardi ! ... Vivre ... m'énivrer des choses et des autres ... cueillir les cadeaux du monde ... et écrire ... honorer cette vérité que je n'aurais pas dû cesser d'écouter ... glorifier le monde qui m'entoure ... m'abreuver de ses dons ... m'offrir à lui ... partager enfin.

« Comprendre que les parents, l'école, les autres n'y sont pour rien. Accuser ne sert qu'à s'aliéner pour toujours. On n'obtient jamais que ce qu'on veut.

Implorant l'ultime espoir qu'il devinait dans l'horizon où ses illusions livraient leur dernière bataille, il demanda :

- Manu, ... c'est quoi, le sujet du concours ?

- Devine ... !

Jean Manuel SALIDO - Lauréat 3e prix Nouvelle
36e Prix littéraire du pays de Buch

L'HOMME QUI FAISAIT DES TROUS

Je l'avais assez vite repéré. Il faut dire que nous étions assez peu nombreux sur la plage en cette saison. Rares étaient les baigneurs qui s'aventuraient encore dans l'eau. Il ne restait sur le sable que quelques habitués qui profitaient des derniers rayons du soleil avant l'hiver, pour lire leur journal en toute quiétude. Les enfants avaient eu la bonne idée de reprendre le chemin de l'école et la plage n'était plus qu'une immense étendue silencieuse, traversée çà et là par quelques joggeurs matinaux ou par quelques cavaliers qui accordaient à leurs montures le droit de crotter avec élégance sur le sable mouillé.

J'ai toujours aimé cette morte-saison qui n'a de morte que le nom. Le touriste de base est retourné à ses petites occupations quotidiennes. La marmaille ne piaille plus et les odeurs d'ambre solaire se sont dissipées. On peut enfin être tranquille et regarder la mer sans être gêné par un sempiternel va-et-vient de baigneurs, tous plus athlétiques les uns que les autres. Les vieux ont leurs habitudes et n'aiment pas voir leur monde perturbé. C'est pourquoi l'automne est la saison préférée des vieux. Il ne reste plus qu'eux dans les stations balnéaires. Et ils s'en trouvent très bien. C'est grâce à eux que la morte-saison continue à vivre. On nous soigne, on nous chouchoute, on nous fait des sourires et des prix. Nous en profitons et n'en avons pas honte. Nous jouissons pleinement du privilège exorbitant d'être « entrés en troisième âge » ! Je suis de ces privilégiés. Et moi aussi j'ai mes petites habitudes. Tous les matins je m'installe en contrebas de la promenade, bien adossé au muret qui longe la plage et méthodiquement je lis « le Monde » de la première à la dernière page, car j'ai enfin le temps de le faire. Mais lire un journal d'un tel niveau intellectuel demande un sérieux effort de concentration. Il faut de temps en temps reprendre haleine et interrompre sa lecture, afin de réfléchir à ce que de brillants journalistes viennent d'écrire concernant des problèmes qui vous dépassent complètement. C'est alors que vous levez le nez et c'est comme ça que je l'avais repéré.

Il arrivait généralement sur le coup des dix heures. Il déposait le long du mur ses quelques affaires, regardait autour de lui, puis prenait sa pelle et se mettait aussitôt au travail. Beaucoup de gens, y compris certains vieux en manque d'activité, considèrent la plage comme un nouveau terrain d'aventure, fait pour y mener une chasse aux trésors des plus palpitantes. Il est vrai qu'on perd énormément de choses sur la plage. En quelques années de fréquentation j'ai bien dû perdre ici cinq ou six stylos, une montre ou deux et quelques gourmettes. Il paraît que l'on peut, en cherchant bien, dénicher sous le sable des portefeuilles, des cartes bancaires, parfois des prothèses auditives, des portables et bon nombre de clés de voiture. D'où l'ardeur que mettent certains à rechercher tous ces ultimes vestiges de la saison touristique. C'est pourquoi l'arrière-saison est le moment idéal pour se mettre en quête de tout ce que les estivants ont perdu. Au moins on est sûr, si on trouve quelque chose, qu'ils ne viendront plus le réclamer. C'est à portée de pelle et c'est tout bénéfice ! Dès la marée basse, la plage dans son ensemble est donc livrée sans défense à ces nouveaux chercheurs d'or. Et j'ai tout d'abord pensé que mon type appartenait de cette joyeuse confrérie. Je me trompais lourdement.

C'était un petit vieux maigrelet avec une barbiche blanche, toujours vêtu de la même salopette bleue délavée et d'un pull vaguement gris. Qu'il fasse soleil ou pas, il avait toujours sur le crâne un chapeau de paille en fin de vie. C'était de toute évidence un solitaire qui ne recherchait pas la compagnie. Je ne l'ai jamais vu parler à quelqu'un. Rien en lui n'attirait particulièrement l'attention. Par contre son comportement m'avait assez vite intrigué. Car, avant de commencer, il semblait prendre ses marques ou chercher des repaires, comptait ses enjambées

comme quelqu'un qui veut fouiller méthodiquement un territoire. Ce n'est qu'ensuite qu'il se mettait à creuser. Mine de rien, en promeneur nonchalant, j'étais allé voir de plus près ce qu'il faisait. Lorsque le trou avait 30 à 40 centimètres de profondeur, il s'arrêtait, le regardait songeur, et après avoir soupiré, il en commençait un nouveau un peu plus loin. De toute évidence il ne cherchait pas des crustacés et était totalement indifférent à ce qu'il pouvait trouver sous sa pelle. S'il tombait sur une canette de bière ou un sac en plastique, il les jetait rageusement au loin en maugréant. Sa recherche semblait d'une tout autre nature. Quel but poursuivait-il avec autant d'obstination ? Cela restait pour moi un mystère. Surtout que chaque jour la même scène se reproduisait.

J'avais parlé autour de moi de cet étrange personnage. Les gens du coin le connaissaient bien. C'était Ulysse, un ancien marin, qui s'était retiré ici. Il avait retapé une vieille maison à colombages à la sortie du village. De l'avis de tous c'était un type sympathique qui payait sa tournée sans se faire prier. Lorsqu'il était en forme il parlait volontiers de ses voyages sur les mers du globe. Et il avait alors le don de faire rigoler tout le monde, surtout lorsqu'il faisait référence à Ulysse le Grec, « son ancêtre » disait-il, celui de la guerre de Troie, celui qui avait mis aussi 20 ans à revenir chez lui. « Fallait croire, précisait-il à chaque fois, qu'il n'avait pas tellement envie de retrouver sa bonne femme » ! Comme son héros il avait lui aussi beaucoup bourlingué mais contrairement à lui il n'avait jamais eu la chance de rencontrer alors de ravissantes sirènes. Il avait dû se contenter de son épouse légitime. Par moments il lui arrivait de l'appeler « sa Pénélope » alors qu'elle se prénommeait en réalité « Germaine ». Elle s'en était accommodée.

Et puis elle était morte. De ce jour il avait cessé de naviguer et était resté à terre. Il avait peu à peu pris l'habitude de picoler et avait beaucoup changé. Pour certains il était désormais un peu « dérangé de la tête ». Pour d'autres, sa tête il ne l'avait plus du tout. Il était, disait-on, complètement fou. Dans le Midi on l'aurait appelé le « Fada ». Ici, il avait gagné l'amical surnom de « Ulysse le Foutraque ». Alors, ce qu'il pouvait bien faire tous les matins sur la plage n'intéressait plus personne. On ne se posait même pas la question. Dans le coin on n'est pas très curieux. On est plutôt taiseux !

Mais moi, je ne suis pas d'ici et je ne suis pas taiseux. J'aime bien savoir ! **Alors ma curiosité l'a emporté** J'ai décidé d'en apprendre un peu plus sur l'homme qui faisait des trous.

J'ai tenté un rapprochement. Mais engager la conversation n'a pas été chose facile. Je n'ai eu droit dans les premiers temps qu'à de vagues grognements de sa part en réponse à mes amicales salutations. Et puis un matin, le dialogue s'est enfin établi, assez banal.

-Beau temps pour creuser ! ai-je dit.

Aucune réponse. J'ai changé de style. Je me suis fait plus insistant :

-La pêche a été bonne aujourd'hui ? ai-je demandé.

Là, il a commencé à mordre à l'hameçon.

-Je ne pêche pas, a-t-il répondu. Vous avez déjà vu quelqu'un pêcher en faisant des trous ? Ce serait complètement idiot !

Sa réplique m'a pris de court. Je suis pourtant revenu à la charge. J'ai insisté :

-Ce pourrait être une nouvelle façon de pêcher. Vous ne croyez pas ?

-Je vous dis que je ne pêche pas, a-t-il précisé avec une pointe d'agacement dans la voix. Je cherche ! Ça fait des jours que je cherche. Un point c'est tout !

-Ah ! Je pourrais peut-être vous aider, ai-je dit. J'ai tout mon temps et à deux ce serait plus facile.

-Ça m'étonnerait. Je ne sais même plus où j'ai pu l'enterrer. Et il a ajouté : Mais je finirai bien par trouver.

-C'est gros ?

-Très gros ! C'est le moins que l'on puisse dire ! a-t-il répondu en rigolant.

-Ça avait beaucoup de valeur ?

-Bof ! Pas vraiment ! Il serait plus juste de dire qu'à la longue je m'y étais attaché. Vous savez, a-t-il précisé après un silence, on ne vit pas 40 ans avec quelqu'un sans s'y attacher. C'est humain. Forcément !

Là, j'ai eu du mal à comprendre ce qu'il voulait dire.

-Parce que vous cherchez quelqu'un ?

-Affirmatif ! Je pensais que vous aviez compris. Si je sonde la plage, ce n'est pas pour y retrouver une paire de godasses ou des clés de bagnole. Je sonde le sable parce que je cherche Pénélope. Tout simplement !

-Pénélope ?

-Oui, ... Pénélope... Pénélope Boivin... Madame Pénélope Boivin mon épouse, si vous voulez tout savoir.

Il m'a fallu un certain temps pour réaliser ce que je venais d'entendre. J'ai fini par demander :

-Parce que votre femme est sous le sable ?

-Cher Monsieur, c'est ce que je me tue à vous expliquer ! Et c'est précisément là que se situe tout mon problème. Mes amis me l'ont assez dit : « Mon pauvre Ulysse, tu n'es vraiment plus le même, depuis que tu as enterré ta femme ». A force de les entendre me répéter sans arrêt cette même phrase, j'en ai conclu que dans un stupide moment d'égarement j'avais dû enterrer ma bonne femme sans m'en apercevoir ! Etait-ce par jeu... par amour... par nécessité... ou par punition ? Je suis bien incapable de vous le dire aujourd'hui. L'ennui c'est que je ne sais plus du tout, où je l'ai enterrée, la Pénélope Boivin. La plage est tellement vaste ! Quoiqu'il en soit, il faut absolument que je la récupère au plus vite. Les grandes marées vont arriver et elles risquent bien de me l'embarquer au large. Et alors là... !!!

Il y eut un silence

- Vous comprenez maintenant pourquoi je me dépêche ? J'en profite, je peux travailler en paix, la plage est vide et personne ne vient me casser les pieds... enfin... presque personne !

Et sur ce, il a repris sa pelle, est allé un peu plus loin et a commencé un nouveau trou.

-Merci quand même de vous intéresser à ce que je fais, a-t-il ajouté en se retournant vers moi. Ici, tous me prennent pour un dingue. Mais ils verront ! J'imagine déjà la tête qu'ils feront tous les petits copains quand je vais la leur ramener sur mon épaule ! Il va leur montrer Ulysse de quoi il est encore capable.

Je n'ai rien osé dire. Je l'ai regardé faire en silence.

Au moment, où j'allais m'en aller, il a jugé bon de m'avertir :

-Si par chance il vous arrivait, en vous baladant, de mettre le pied dessus, vous saurez tout de suite que c'est elle. Vous ne pourrez pas vous tromper : Elle se mettra immédiatement à gueuler ... comme toujours !

Dans ce cas vous n'aurez qu'à m'avertir.

Bernard MARSIGNY – Lauréat Prix spécial du Jury Nouvelle

36^e Prix littéraire du pays de Buch

Mon oncle Charli

La directrice, Madame Leroy, se leva de son siège pour accueillir son visiteur. Tout juste revenu d'Égypte, Charles Darcy montrait tous les signes d'un homme qui n'avait pas prévu de venir : mal rasé, décoiffé, la cravate de travers, le pardessus en boule sur le bras... Elle le fit assoir face à son bureau, puis se tourna vers son autre interlocuteur pour faire les présentations :

- Je vous présente mon mari, le Docteur Leroy, auquel j'ai demandé son avis en tant que psychiatre dans l'affaire qui nous préoccupe.

Le visage du visiteur s'assombrit. Cette présence augmentait son inquiétude. Madame Leroy poursuivit :

- Vous ne pouvez savoir combien nous sommes heureux d'être tombés sur vous lorsque nous avons appelé la grand-mère de William. Nous ne parvenions pas à joindre ses parents ni aucun membre de sa famille.

Charles Darcy répondit vivement :

- C'est une chance en effet que vous m'ayez trouvé ! Je n'habite pas en France. Je viens tout juste d'arriver chez ma mère pour quelques jours. Elle vient de partir en croisière et elle n'est pas joignable facilement. Est-il arrivé quelque chose de grave à mon neveu ?

Madame Leroy consulta du regard le médecin avant de reprendre la parole.

- Son comportement nous inquiète beaucoup depuis son retour de vacances à la pension. Il s'est violemment battu avec ses camarades. Il ne travaille plus en classe et devient agressif envers ses professeurs. Les réprimandes et les punitions semblent glisser sur lui. Il s'isole et se détache de tous ses centres d'intérêts. Mon mari avait l'habitude de le voir régulièrement au club d'échecs dont il est l'animateur. Il a eu un entretien avec William, mais pour préciser son diagnostic, il aurait besoin de connaître davantage d'éléments concernant son environnement familial.

Le docteur prit la parole :

- Votre neveu présente une forme sévère d'anhédonie, qui peut être due à plusieurs causes. Il consomme peut-être de la cocaïne, ce qui détruit la sensibilité de ses cellules à la dopamine, et le rend incapable d'éprouver de la satisfaction et du plaisir. Il peut aussi posséder des dispositions héréditaires à la schizophrénie, c'est pourquoi nous aimerions savoir si d'autres cas existent dans votre famille. Il peut enfin être victime d'un épisode dépressif, lié à une expérience traumatisante qu'il aurait vécue pendant ses derniers congés scolaires, ce pour quoi j'aurais tendance à pencher. Auriez-vous connaissance d'événements récents qui auraient pu le perturber ?

Charles Darcy s'assit plus profondément dans son siège.

- Je crois avoir compris que sa mère vient de quitter mon frère pour aller vivre avec un autre homme aux États-Unis. Mon frère a annoncé la nouvelle à son fils, puis il a pris un vol pour un reportage urgent en Australie. William n'est resté que quelques jours avec sa grand-mère avant de retourner au pensionnat, parce qu'elle s'apprêtait à partir en croisière autour du monde. Je l'ai à peine croisée avant son départ. Elle ne m'a rien dit concernant le comportement de William à son égard.

Le docteur reprit la parole :

- Une telle nouvelle a de quoi le bouleverser, même si les ados sont davantage habitués aux divorces de leurs parents qu'autrefois ! Quelles étaient les relations entre William et ses deux parents ?
- Très franchement, je n'en sais rien ! Je vis actuellement en Égypte, où je participe à des fouilles archéologiques. Je ne les vois qu'une fois par an à Noël. J'aime beaucoup mon neveu. Il adore parler avec moi de mes découvertes. Il témoigne toujours d'une grande curiosité. Il était très proche de sa mère quand il était petit, mais j'ai l'impression qu'il s'en est détaché en grandissant, et que ses relations avec son père se sont un peu tendues depuis son adolescence. Je crains que mon frère ne se soit pas beaucoup consacré à sa famille. Il travaille comme reporter pour la presse, et se déplace continuellement aux quatre coins du monde.

Madame Leroy intervint :

- Vous serait-il possible de prendre William avec vous pendant quelques jours ? A titre exceptionnel, nous pouvons l'autoriser à manquer les cours. Il ne travaille plus de toute façon. Il lui faudrait retrouver des liens avec une personne de sa famille qui s'intéresse vraiment à lui.

Charles hocha la tête.

- Je ferai tout mon possible pour l'aider. Vous pouvez compter sur moi.

Il reconnut à peine son neveu quand celui-ci dévala le grand escalier avec son sac sur l'épaule, et le balança sur le siège arrière de la voiture. Il avait énormément grandi, et sa maigre stature se tenait légèrement voûtée. Des boucles de cheveux lui tombaient sur les yeux. Le visage fermé, un casque sur les oreilles, il s'installa sur le siège avant, et passa le trajet à écouter de la musique et à visionner des vidéos sur son téléphone portable.

Charles se demanda s'il serait à la hauteur de la tâche qui venait de lui être confiée.

o o o o o

William s'endormit très tard ce soir-là. Un énorme poids lui oppressait continuellement la poitrine. Il n'avait pas ouvert la bouche pendant le dîner, à part pour avaler quelques bouchées, tandis qu'ils étaient assis dans la grande salle-à-manger dont les baies vitrées donnaient sur le jardin. Son oncle lui avait parlé du chantier en Égypte et de la découverte

extraordinaire qu'il avait récemment faite. Il était rentré en France pour en discuter avec un confrère plus expert dans certains domaines avant de se décider à la révéler. Alors qu'il lui parlait à voix basse, il s'était levé pour fermer une fenêtre. Il avait scruté les ombres au dehors avant de retourner se rasseoir. Puis il avait rajouté :

- Si des personnes malhonnêtes étaient mises au courant, cela pourrait devenir dangereux. Je compte sur toi pour n'en parler à personne !

Et William avait frissonné.

o o o o o

Le lendemain, William se réveilla tard. Son téléphone lui indiqua qu'il était presque midi. Il avait plongé dans le sommeil sans se réveiller, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le départ de sa mère. Il se demanda ce qu'il pourrait bien faire de sa journée. L'obligation de se lever, prendre une douche et s'habiller était au-dessus de ses forces. Il resta donc allongé et se mit à regarder une vidéo sur son téléphone. Au bout d'une heure, malheureusement, la batterie tomba en panne. Il resta prostré quelques temps, puis se décida à se redresser pour chercher des prises où brancher son portable. Il ne se souvenait plus de leurs emplacements car il ne dormait que quelques jours par an chez sa grand-mère. N'en apercevant aucune, il finit par quitter son lit afin d'explorer son environnement. Puis il osa jeter un coup d'œil dans le couloir. Il n'entendait aucun bruit. Une bonne odeur de bacon flottait dans l'air, et il se résolut à gagner la cuisine. Des œufs-au-plat accompagnés de tranches de bacon étaient conservés au chaud. Des tranches de pain grillées côtoyaient des pots de confiture, du beurre et du jus de fruit posés sur la table. Une assiette propre et des couverts semblaient l'attendre. Sous sa serviette, il aperçut un mot qui lui était destiné :

Cher William,

Je dois sortir faire quelques courses. Je te laisse dormir et je mets au chaud ton petit-déjeuner pour que tu le trouves à ton réveil.

A tout à l'heure ! Bises

Charli

- Excellent ! se dit William. Je serai tranquille un moment de plus !

Il aimait beaucoup son oncle Charli, mais il n'avait envie de voir personne. Il ne souhaitait pas se sentir obligé d'écouter ou de répondre à quelqu'un. Il voulait rester tout seul et se réfugier dans ses vidéos pour ne penser à rien. Délaissant le repas, il remonta pesamment les marches jusqu'à sa chambre, où il attrapa son portable avant de se vautrer sur son lit pour se plonger dans une série.

Lorsque sa batterie donna à nouveau des signes de faiblesse, il constata que le jour avait décliné. Si oncle Charli était rentré, il n'avait pas fait de bruit. Il tendit l'oreille quelques

instants sans succès. Il se leva pour brancher à nouveau son portable, cette fois-ci avec une rallonge pour le rapprocher du lit, et attendit qu'il se réanime. Désœuvré, il se dirigea à nouveau dans le couloir, vers le séjour et la cuisine où il glissa un regard : personne !

- Charli ne s'intéresse pas non plus à moi, se dit-il. Ça se trouve, il ne rentrera pas non plus à la maison...comme les autres ! C'est vraiment une tare de famille !

A cette pensée, il remonta dans sa chambre et se dirigea vers son portable. Il dut s'assoupir devant ses vidéos, car il se réveilla brusquement. La nuit avait envahi les fenêtres, et il faisait très sombre. Il se traîna vers les vitres pour vérifier que la voiture était de retour, mais il ne la vit pas. Un vent fort s'était levé, des bourrasques secouaient violemment les branches des arbres, sifflaient dans les fentes des boiseries et faisaient gémir les huisseries.

Se sentant seul dans cette grande maison vide, il n'osa pas allumer la lumière pour rejoindre le couloir, et il activa la lampe de poche de son téléphone. Il voulait inspecter les pièces pour être certain que son oncle n'était toujours pas rentré. La chambre de Charli était déserte, de même que celle de sa grand-mère, la salle à manger, le séjour et la cuisine. Désarçonné, il tourna sur lui-même, ne sachant que penser. Il relut le mot de Charli : « A tout à l'heure » avait-il écrit. Son absence n'était peut-être pas normale. Il se remémora ses paroles lors du dîner : « Si des personnes malhonnêtes étaient mises au courant, cela pourrait devenir dangereux ». Quel dommage qu'il n'ait pas fait plus d'efforts pour écouter les détails ! Son oncle avait évoqué un vieux papyrus qu'il aurait rapporté pour le montrer à son collègue le surlendemain, et lui avait proposé de l'accompagner. Il avait même parlé de la cachette où il comptait le déposer en attendant, mais William ne s'en souvenait pas précisément.

Un bruit attira soudain son attention : une sorte de coup étouffé, qui se renouvela. Il semblait venir des entrailles de la vieille demeure. William frissonna. Il avait exploré les caves avec un copain lorsqu'il était petit, et savait qu'un souterrain menait hors de la maison pour qui connaissait le passage secret. Mais il n'avait aucune envie de s'y rendre tout seul en pleine nuit. Il aperçut sur le sol un bout de papier déchiré et le ramassa. Une sorte d'énigme semblait rédigée de la main de son oncle, comme au temps où il l'entraînait dans d'exaltants jeux de piste : « Fou innocent tu seras car le roi noir dans la tour s'est réfugié, et donnera son trésor pour un cheval ».

Son cerveau s'anima brusquement. Qu'avait-il voulu dire ? Cela pouvait-il avoir un rapport avec sa disparition ? Une phrase de Hamlet lui revint en mémoire : « Mon royaume pour un cheval ! ». Le roi noir, lui, parlait d'un trésor. S'agissait-il de Charli et de son papyrus ? Dans quelle tour s'était-il réfugié ? Roi, tour, cheval... Ses yeux se posèrent sur le jeu d'échecs auquel il avait si souvent joué avec son oncle. Il siégeait toujours sur la petite table du salon, près du canapé. Une partie était entamée, ce qui étonna William, car sa grand-mère n'y jouait jamais, et son oncle était arrivé depuis peu. À qui aurait-il donc pu se mesurer ? Il s'approcha du plateau et l'examina de plus près : le roi noir était retranché derrière une tour, et défendu par un fou et un cavalier, eux-mêmes menacés par les pièces blanches. « Fou innocent tu seras » était-il écrit. Il pensa à la blanche colombe, et saisit le fou blanc qui menaçait le cavalier noir, puis souleva ce dernier pour l'y mettre à sa place. Il se figea : la lettre « N » était inscrite dans la case, avec une flèche comme sur une boussole. Que pouvait-elle signifier ? Indiquait-elle le nord ? Dans ce cas, comment l'utiliser ? William s'assit près de la table et se mit à réfléchir. Le roi s'était réfugié dans la tour. Or, il en connaissait deux dans son environnement proche : la lanterne qui dominait leur bâtisse familiale, et le colombier désaffecté qui se situait à la sortie de leur souterrain, à plus d'un kilomètre de

distance. Il chercha l'orientation des deux édifices. La tourelle était positionnée dans l'aile nord du manoir, et le pigeonnier se trouvait dans son prolongement. Cette configuration ne l'avait pas frappé jusqu'à présent, bien que la galerie parte d'une cave placée au-dessous de leur petit belvédère. Il était donc possible que l'un des deux bâtiments corresponde à la fameuse tour où le roi s'était réfugié. Peut-être Charli s'était-il caché dans le souterrain ?

Cette idée lui déplaisait à plusieurs titres : d'abord, il n'avait aucune envie d'aller dans cet endroit sombre et humide. Par ailleurs, il ressentait de la déception à l'idée que son oncle se soit échappé sans l'avertir et le laisse en proie à d'éventuels malfaiteurs. Puis, il songea que Charli l'avait prévenu, et qu'il avait peut-être été emmené contre sa volonté. Dans ce cas, avait-il réussi à cacher le papyrus ? Il relut le message : « le roi noir donnera son trésor pour un cheval ». Il contempla pensivement l'échiquier. L'autre cavalier noir était encore debout dans un coin. Pris d'une soudaine inspiration, il le souleva brusquement et découvrit le dessin d'un fer à cheval. Son excitation monta d'un cran. Que lui fallait-il donc trouver ? Il entendit à nouveau le bruit sourd qui semblait provenir des sous-sols. S'armant de tout son courage, il se dirigea vers la vieille porte de la cave, qu'il ouvrit lentement, et, le cœur battant, armé de son téléphone-lampe de poche, il se glissa sans bruit dans l'escalier.

Il savait qu'au bout des marches en colimaçon, il trouverait un large cellier où étaient entreposées des caisses et des bouteilles de vin. Y parvenant, il éteignit sa lampe et retint son souffle. Le coup se reproduisit. Il devina bientôt qu'il s'agissait de la porte donnant sur le prochain corridor. Elle était bizarrement ouverte, et battait de temps à autre en raison d'un courant d'air provenant d'un soupirail. Il s'en approcha à pas de loup. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Il la franchit bravement et s'engagea à l'aveuglette dans le passage qui serpentait vers les cachots.

Ne percevant aucun bruit, il ralluma sa lumière en tremblant à l'idée de tomber sur des malfaiteurs. Il risquait d'être assommé et enfermé à tout jamais, car sa grand-mère ne serait pas de retour avant plusieurs mois. Personne n'entendrait ses cris. Il pensa très fort à son oncle et poursuivit son chemin malgré son angoisse. Il parvint à une vaste salle voûtée. Elle se situait juste sous la tourelle, à laquelle un escalier dérobé permettait d'accéder. Il hésita, car par ailleurs, une arcade en pierre, encastrée dans le mur du fond, dissimulait un mécanisme dont il connaissait le secret. Il s'en approcha. Sur le sol en terre battue, il lui sembla soudain marcher sur un objet. Il se pencha et le ramassa : c'était le peigne de poche de son oncle ! Son cœur bondit dans sa poitrine. Il chercha fébrilement sous ses doigts le ressort caché pour l'activer. Un pan s'ouvrit sur un tunnel, et un souffle d'air l'atteignit au visage. Faisant appel à tout son courage, il s'y engagea. Aurait-il la chance de retrouver son oncle à l'autre bout ? Ce dernier s'était-il réfugié dans le pigeonnier pour échapper à des individus mal intentionnés ?

Tout à coup, il crut percevoir un léger grattement. Il s'immobilisa en bloquant sa respiration pour écouter attentivement. Dans son anxiété, des images de rats, vues à la télévision, vinrent le perturber, et il se les figura courant dans l'obscurité en se frottant contre les parois, à quelques centimètres de ses pieds. Un vertige le saisit, et il regretta pour une fois de n'avoir rien avalé de la journée. La faim, la fatigue et la peur le tenaillaient. Il souhaita que toute cette histoire ne soit qu'un cauchemar dont il se réveillerait bientôt. Mais il savait que Charli n'était pas à la maison alors qu'il avait écrit qu'il rentrerait bientôt. Or il était le seul membre de sa famille qui s'était jusqu'à présent montré digne de sa confiance depuis sa plus tendre enfance. Au bout de quelques minutes de pause, il reprit sa progression. Le léger courant d'air s'intensifia au fur et à mesure qu'il s'approchait de la sortie. Il reprit courage à

la pensée qu'il allait bientôt déboucher à l'air libre, et soupira de soulagement en apercevant la fin de la galerie. Elle était barrée par un portail à claire-voie dont la clé, ainsi que celle du pigeonier, se trouvaient dans une petite cavité. Il la chercha à tâtons, et la fit tourner doucement dans la serrure. Mais le portail n'était pas verrouillé. Étonné, il l'ouvrit. Le vent s'engouffra par l'ouverture, il le referma vivement et se glissa dans les buissons qui masquaient l'issue. Le vieux colombier se dressait quelques mètres plus loin. Il leva la tête vers les nuages, qui défilaient à toute vitesse, occultant par instants la lune, dont la lumière éclairait parfois le paysage comme en plein jour. Il attendit un moment favorable pour se déplacer dans l'ombre. Une chouette hulula. Était-ce un signal ? Il hésita à se lancer. Il finit par atteindre le seuil du bâtiment. Avec d'innombrables précautions pour ne pas faire de bruit, il actionna le loquet. La vieille porte s'ouvrit avec un léger grincement. Le cœur battant à tout rompre, il se faufila dans l'ouverture.

L'intérieur avait été partiellement réaménagé depuis que l'usage des pigeons voyageurs était tombé en désuétude. Une petite pièce avait été créée pour y travailler et y dormir, et son accès était entrebâillé. William jeta un regard et aperçut une forme étendue sur le sol. Il entendit un gémissement. Il alluma sa lampe de poche, et la lueur éclaira un homme ligoté et bâillonné : c'était Charli ! Il se précipita pour le délivrer, se cognant au passage contre une table et une chaise renversée. Ses mains fébriles ne parvenaient pas à défaire les nœuds. Il espérait de tout son cœur que son oncle n'était pas gravement blessé. L'ayant enfin libéré, il l'aida à s'asseoir, et ce dernier lui jeta un regard reconnaissant. Il put bientôt lui donner quelques explications :

- Je me suis levé tôt ce matin, car j'ai eu la visite d'Albert, notre vieux gardien. Il était préoccupé : il avait repéré des individus louches qui rôdaient autour de la maison. Ils avaient un gros « 4x4 » et des jumelles, mais ils ne ressemblaient ni à des ornithologues, ni à des amateurs de la nature. Il a préféré m'alerter. J'ai décidé de dissimuler le papyrus dans une cachette secrète du vieux colombier. En m'y rendant par le souterrain, personne ne pourrait me voir sortir de la maison. Mais leur espionnage devait être plus serré que je ne l'imaginais, car ils me sont tombés dessus alors que j'étais à peine arrivé ici et ils me l'ont volé, puis ils m'ont assommé. Je n'avais plus qu'un espoir, c'est que tu trouves le message que je t'avais laissé, pour t'indiquer où je me rendais sans que quiconque d'autre que toi puisse le comprendre. Merci, William, de tout mon cœur ! Je savais que je pouvais compter sur toi !

Très touché par ces paroles, William masqua son émotion en s'exclamant :

- Mais Charli, il faut récupérer le papyrus ! On ne peut pas le leur laisser ! Il faut appeler la police !
- Surtout pas hélas ! Je crois malheureusement que nous ne pouvons rien faire. Vois-tu, je n'aurais jamais dû l'emporter hors d'Égypte sans le déclarer. Si je le signale à la police maintenant, je risque d'être poursuivi. Je suis furieux et désolé de t'avoir entraîné dans cette affaire. Je ne veux pas te mettre davantage en danger en essayant de les rattraper. Je verrai plus tard ce que je peux faire, mais pour l'instant, mieux vaut n'en parler à personne.

William aida son oncle à se relever, et ils reprirent tous deux le souterrain pour regagner la maison. Charli lui précisa qu'ils ne couraient plus aucun danger, maintenant que les voleurs avaient réussi leur coup. Ils ne craignaient pas que Charli les dénonce à la police puisqu'il

avait sorti illégalement le précieux papier hors des frontières égyptiennes. William frémit cependant à la pensée que s'il n'avait pas trouvé son oncle, celui-ci serait probablement mort de faim et de soif avant qu'on ne le découvre. Il ressentait également la frustration que devait endurer Charli d'avoir perdu son précieux trésor. Il se jura de reprendre ses études pour s'orienter vers l'archéologie et de l'accompagner le plus tôt possible sur ses chantiers, afin de découvrir d'autres documents et effacer cet affreux souvenir.

o o o o o

Revenu d'Égypte en grande hâte pour retrouver son oncle malade en France, William n'arrivait pas à croire à la tragédie qu'il était en train de vivre. Comment Charli avait-il pu disparaître si vite, lui qui comptait tant dans sa vie depuis plusieurs années ? Le jeune homme l'avait en effet rejoint en tant que stagiaire sur son chantier, après avoir entamé brillamment des études en histoire et archéologie à l'issue de son baccalauréat. Ils s'étaient quittés à peine trois semaines auparavant à l'aéroport du Caire, quand William l'avait déposé pour un voyage de quelques jours à Paris. Mais Charli avait contracté un méchant virus pendant son séjour dans la capitale, et son état de santé s'était si brutalement dégradé que malgré sa précipitation pour le retrouver, William était arrivé trop tard à l'hôpital.

Il s'éloigna du cimetière le cœur serré. Les larmes roulaient malgré lui sur ses joues, et il sentit renaître dans sa poitrine le sinistre poids qui l'avait oppressé lorsque sa mère avait déserté le foyer familial. Rentré à l'hôtel, il ouvrit son journal pour y déverser son chagrin.

Samedi 29 octobre,

C'est impensable qu'un drame aussi brutal ait pu se produire ! Je n'arrive pas à le croire ! Charli était si vivant ! Il était devenu mon père et ma seule famille. Au cimetière, j'ai reconnu la directrice de la pension, et son mari le docteur Leroy. Je suis touché qu'ils soient venus à l'enterrement, et reconnaissant pour la sympathie qu'ils m'ont témoignée. Ils étaient restés en relation avec Charli, et le docteur m'a donné une lettre que je viens d'ouvrir. Je n'en ai pas cru mes yeux.

Cher William,

Je prends la précaution de t'écrire ce petit mot pour le cas où je partirais plus tôt que souhaité. Tu ne peux savoir combien je suis fier de toi, et heureux de t'avoir pour assistant sur mes chantiers archéologiques.

J'ai un honteux secret à t'avouer : les malfaiteurs n'ont jamais existé. Quand ta mère est partie, ton père m'en a informé par téléphone. Il m'a également parlé de son reportage imminent en Australie. Quant à ta grand-mère, elle avait déjà payé sa croisière autour du

monde et elle ne souhaitait pas l'annuler. J'ai décidé de rentrer en France et de t'apporter en secret mon précieux papyrus, qui pourrait captiver ton attention. Mais tu étais si mal en point quand je suis allé te chercher à la pension, que tu n'avais plus aucun intérêt pour mes recherches ! J'avais pourtant fait une découverte majeure ! Ton élan vital t'avait complètement déserté et j'ai eu très peur de te perdre. J'ai alors fait appel à ton principal trait de caractère et j'ai mis en place tout un scénario avec l'aide de notre vieux gardien. C'est lui qui m'a ligoté dans le sous-sol du colombier.

Quant au papyrus, je l'avais caché en lieu sûr pour que tu aies la joie de le trouver bien plus tard. Je souhaite en effet que le mérite de sa découverte te revienne. Ce vieux bout de papier avait déjà attendu des milliers d'années pour qu'on le déterre, il peut bien patienter encore quelques années de plus ! Te souviens-tu de nos jeux de piste quand tu étais petit ? Tu trouveras une dernière énigme à résoudre pour le récupérer, car je sais combien tu les adores. La voici : « Tu approcheras du foyer le porte-bonheur de ton cavalier, et sur son manteau l'y posera ». Je suis certain que tu parviendras à la résoudre, et sais-tu pourquoi ?

Cette charade te le dira :

*Mon premier est le symbole du cuivre
Mon second est une ville de carnaval
Mon troisième est l'abréviation de zone industrielle
Mon quatrième est un rituel anglais
Et mon tout est ta principale qualité.*

Garde-la bien surtout !

Ton oncle Charli

Mme Dominique POILANE - Lauréate Prix du Comité de Lecture Nouvelle
36e Prix littéraire du pays de Buch

Déviation

Le panneau était gigantesque. Huit mètres sur quatre, tout en couleurs. La photo d'un village tout mignon, blotti dans un écrin de verdure. En fines lettres blanches, un titre : « Grande fête Canis-Ball ». On y voyait un chien assis, la patte reposant sur un ballon de foot étincelant. En bas de l'affiche, une autre indication, une urgence, presque une supplique : « Demain midi ! Venez nombreux ! ». J'ignore ce qui m'avait poussé à délaissier la nationale au profit de cette petite route de campagne. La curiosité certainement. Mais aussi autre chose, un aiguillon pressant. En y réfléchissant, je crois que l'inanité de ma vie et surtout de mon travail m'incita en cet instant à reculer les échéances. Mon rendez-vous professionnel allait encore générer une lutte de chaque seconde rien que pour imposer mes produits et forcer mon vis-à-vis à mettre la main au portefeuille pour le bien de son entreprise. Le métier de représentant n'était pas une sinécure et les longues heures passées derrière un volant ressemblaient à celles des poilus de 14 qui, baïonnette au canon, n'attendaient que l'ordre d'un lieutenant pour monter à l'assaut et se faire écharper. Depuis plus de 30 ans je menais cette vie solitaire, loin de mon foyer. Foyer ! Que restait-il de ma famille ? Deux gosses qui avaient grandi sans père et une femme qui se consolait dans les bras d'un autre. La force de caractère de ma jeunesse s'était étiolée au fil des ans, se muant lentement en une sourde survie, un simple réflexe pour garder la tête hors de l'eau et faire illusion. Mais jouait-elle encore ce rôle ? Mes résultats étaient à la baisse et plusieurs contrats n'avaient pas été renouvelés. Au sein de la boîte, ma disgrâce était sur toutes les lèvres mais je fermais les yeux, espérant encore...

Peu après ce singulier panneau, la départementale s'enfonçait dans les sous-bois. La trotteuse de la montre de bord me murmurait sa comptine enfantine : re-tard, re-tard, re-tard... À une trentaine de kilomètres, mon rendez-vous de 16h s'effritait comme une poignée de terre sèche. Pourtant cela me laissa totalement indifférent. Je roulais lentement, à la moitié de la vitesse permise. Fenêtre ouverte, nez au vent, je humais les essences de pins et les parfums de fougères. Le soleil déposait sur le sous-bois de timides rayons éthérés, soulignant d'un trait d'or la courbe d'une branche ou les fines dentelles des « cheveux de Vénus ». L'air était chaud et sec, une tendre caresse dans mes cheveux, comme une main de femme aimante. Pour la première fois depuis des années, je me mis à sourire... Au diable ma famille qui m'avait déjà oublié et remplacé ! Au diable ce travail si ingrat, cette guerre permanente, cette fatigue qui était devenue ma compagne de chaque instant ! Il faisait si beau, pourquoi ne pas faire une pause, une parenthèse de quelques heures histoire de se remettre en condition et profiter de la vie, ne serait-ce qu'une seule fois, peut-être même la première ?

Je fus parcouru d'un frisson et mon cœur parut s'affoler. Pauvre fou ! Crois-tu que tu puisses te permettre de rêver ? Tu es lié à ton travail, plus solidement qu'un prisonnier enchaîné à son mur. Tu as des responsabilités et tu les négliges ! Que feras-tu bientôt sans boulot, sans argent, sans famille ? Même cette voiture ne t'appartient pas. Tu n'es qu'un rouage dans la grande machine de la vie et il te faut tourner, sans cesse, jusqu'à ce que tu sois si usé que tes dents ripent sur l'acier des autres. Tu n'es... J'eus comme un éblouissement. La rage s'empara de mon être et je crispai les doigts sur le volant. Une pause, c'est tout ce que je demandais, une pause et de la chaleur humaine... Je repensai à l'affiche, la détaillant comme si je gisais à ses pieds. Canis-ball, une partie de foot avec des chiens, un divertissement que j'ignorais et découvrais pour la première fois. Devant mon capot, la route s'incurvait doucement à droite. Je fus brutalement avide de savoir ce qu'il y avait derrière le talus verdoyant. Autre ligne droite, autre virage. Et après ? Et encore après ? Ma vitesse croissait au rythme de ma curiosité. Arbres, virages, segments de droite, le bitume paraissait m'inviter à avancer, encore, et encore. La trotteuse avait changé son chant et me susurrant

des « plus-vite » qui m'enchantaient. Les pneus crissaient, la voiture tanguait mais le vent dans mes cheveux était si doux que...

Soudain tout s'arrêta.

La forêt venait de mourir, laissant place à une large étendue de blé. Les tendres épis ondulaient doucement sous la brise. Dans le lointain, champs de colza et de tournesols unissaient leurs couleurs pour sublimer la nature. Le jaune des corolles, frémissant sous le vent, paraissait obéir à une mélodie jouée par un orchestre invisible. Au centre du tableau champêtre, le village dessiné sur l'affiche étendait ses toitures sur la tendre verdure. Seule différence, une grande banderole surplombant la route, un rappel des festivités proches. À vitesse réduite, je me laissai glisser jusqu'aux premières maisons de tuiles rouge sang. Tous les balcons étaient fleuris et l'ordonnance pimpante des jardins trahissait la venue d'un personnage important. Sans heurt, je me glissai jusque sur la place, une modeste enclave de maisons en meulière réunies autour d'une fontaine majestueuse, puis coupai le contact. Dans le silence ainsi obtenu, je me surpris à sourire une nouvelle fois.

Il n'y avait pas grand monde dans les rues. Les autochtones devaient être aux champs ou bien sacrifier à la sacro-sainte sieste. Cela ne m'étonna point et je pris pied sur le sol pavé. La fontaine m'attira par son murmure enchanteur. Jaillissant de la gueule même d'un poisson ventru, le fluide clair glougloutait en rejoignant le bassin. L'eau était limpide et je fus tenté un instant d'en boire une gorgée. Je me penchai. Au fond, posées tels des coquillages argentés, quelques pièces de monnaie partageaient l'espace avec des feuilles tendres abandonnées par le vent. Comme un gosse, par simple jeu, j'y plongeai la main en une inutile tentative pour les atteindre. Je me mis à rire tout en secouant mes doigts. Un autre rire se joignant au mien, je me retournai brusquement.

- Bonjour !

Je demeurai idiot, empoté, face à cette apparition semblable à une déesse romaine. Cheveux tressés sur la nuque, leur blondeur soulignait la grâce d'un visage ovale, celui d'une vestale de 20 ans. Un joli nez retroussé, le regard pétillant, elle m'offrait un sourire venu du fond de l'âme. Devant mon absence de réaction, elle réitéra sa bienvenue.

- Bonjour, répondis-je au bout de quelques secondes.

- Vous venez juste d'arriver...

Ce n'était pas une question, mais elle prononça ces mots comme une évidence, la confirmation d'un événement longtemps attendu. J'acquiesçai d'un hochement de tête.

- Vous êtes donc le grand invité de demain.

- Le... Le grand invité ?

Elle écarta doucement les bras, comme pour souligner une certitude.

- Tous les ans, la veille de notre grande fête annuelle, un étranger arrive au village. Et pour 24 heures, c'est le roi de la fête.

Elle me prit la main, me tirant fermement vers un angle de la place, là où se dressait une entrée arrondie entourée de deux fenêtres à meneaux. Un bandeau de bois ouvragé barrait la façade, précisant la nature de la construction.

- C'est l'auberge, la seule du village. Et son propriétaire est aussi notre maire. Venez !

Je la suivis sans peine, intrigué par ses paroles. Sous la robe légère en taffetas, son corps se mouvait avec grâce. J'en ressentis un curieux émoi, comme si d'un seul coup 30 ans de ma vie venaient d'être gommés. Sans frapper, elle pénétra dans une salle fraîche, embaumant la bière et les épices. Une foultitude de tables carrées se pressaient autour d'un comptoir de bois noir. À notre entrée, un homme à l'embonpoint imposant se précipita vers nous.

- C'est lui, dit-elle simplement.

Je n'eus même pas le temps de faire un geste. L'homme venait de m'enlacer de ses bras solides, me serrant comme pour m'étouffer. Son visage rubicond à deux centimètres du mien, il me félicita avec force postillons en m'accordant quelques tapes sonores sur les épaules.

- Bienvenue, étranger ! Bienvenue ! La fête va bientôt commencer.

Il me fourra une choppe embuée dans les mains, m'invitant à me désaltérer. Je réussis quand même, au bout de quelques minutes, à en savoir un peu plus sur ma bonne fortune. Selon une tradition séculaire, chaque année, un étranger se garait sur la place du village, la veille de la grande fête annuelle. Cet envoyé des Dieux apportait par sa simple présence la joie, le bonheur, la richesse et surtout éloignait la famine pour une année entière. Et cette année, cela tombait sur moi. J'en fus à la fois étonné, inquiet puis charmé. Tout d'abord, je n'avais jamais de chance au jeu, ni à quoi que ce soit d'ailleurs. Ensuite, cela allait m'obliger à demeurer 24 heures dans cet endroit que je ne connaissais pas... Mais à la réflexion, cet intermède me parut salutaire et prometteur. Ne désirais-je naguère une pause dans cette vie de dingue, une parenthèse nimbée de chaleur humaine ? Pour une fois la vie me souriait, et elle n'était pas la seule...

- Mais, que dois-je faire ? demandai-je en avalant une gorgée pétillante.

- Rien de spécial, répondit mon hôte. Vous allez vous installer dans la plus belle chambre de mon modeste établissement. Ce soir Hathor – il désigna la jeune fille – viendra vous chercher. Il y aura à boire, à manger, et nous danserons toute la nuit. Et demain, ce sera la fête « Canis-ball » et le banquet. Mais je vous importune avec mes bavardages. Venez, je vous montre votre chambre...

C'était royal ! La chambre était aux antipodes de celles que l'on m'octroyait d'habitude, insipides, étroites et maladroites. Celle-ci était vaste, bien éclairée et garnie de meubles de belle facture. Le grand lit à baldaquin, une première pour moi, tendait ses fils d'or au dessus d'une courteline piquée. La salle de bain pouvait accueillir une feria de touristes et la douche à l'italienne, majestueuse, me fit un clin d'œil auquel je ne pus longtemps résister. Combien de fois en avais-je rêvé ??? Malgré tout, en sortant, propre comme un nouveau né, je ne pus me défaire d'une impression de chaleur. Dans les dernières lueurs du soir, nul doute qu'un orage devait couvrir. La question vestimentaire ne se posa pas. À mon intention, la penderie regorgeait de costumes, de tailles et de couleurs différentes. Délaissant mes vêtements défraîchis, je choisis un ensemble en lin, une chemise légère blanche puis nouai autour de mon cou une cravate rouge sombre. Vers 20 h, on toqua discrètement à ma porte. En ouvrant, je faillis défaillir. La jeune femme se tenait dans l'embrasure. Elle avait abandonné sa robe courte pour un long fourreau champagne en dentelle qui épousait ses formes divines plus étroitement qu'une main aimante. Sans hésiter, elle enroula sa paume autour de mes doigts puis m'entraîna vers l'extérieur...

Nous nous promenâmes ainsi, comme deux amoureux, à travers la ville. Il y avait peu de monde dans les rues, comme si le village agonisait. Je voulus en savoir plus, ma cavalière demeura évasive. Nous arrivâmes sur une autre place. Une vingtaine de tables étaient dressées pour l'occasion, devant une large estrade couverte sous laquelle s'agitait déjà un orchestre baroque. Ses musiciens paraissaient empruntés à différentes époques. Certains étaient en perfecto de cuir, d'autres parés de pourpoints rayés et chamarrés, et les instruments allaient du piano de bar au violoncelle luisant. Malgré tout, la musique, principalement de la valse lente, était digne du plus exigeant des imprésarios. Les villageois mangeaient, riaient, se levaient pour danser, le tout nimbé d'une espèce de brume filandreuse, un peu comme la fumée d'un feu de bois. Après m'avoir présenté à la docte assistance, le maire nous invita à nous divertir. J'étais affamé et fis honneur aux plats, à la grande joie de mes voisins...

Combien de temps cela dura-t-il, je ne puis le dire. J'avais oublié les chiens footballeurs promis par l'affiche, mon rendez-vous déserté, ma vie de misérable et mon avenir voué à l'hégémonie. Depuis quelques minutes – mais n'était-ce pas plutôt quelques heures – je serrais dans

mes bras ma cavalière, ondulant doucement au son de la musique. Après la satisfaction de mon estomac, le reflux intérieur du triste bilan de mon existence, il me vint lentement une autre envie que je tentai de cacher avec peine.

- Hathor, quel joli prénom, lui murmurai-je à l'oreille. C'est la première fois que je l'entends.

- Dans la mythologie égyptienne, c'est la déesse de l'amour, de la beauté, de la musique, de la maternité et de la joie.

- Beaucoup de travail en perspective ! Vos parents sont égyptiens ?

Elle planta ses yeux noirs dans les miens, annihilant mes tentatives pour rester de marbre.

- Ils sont ce que vous désirerez. Vous êtes le roi de la fête...

Elle se colla contre moi, déposant au coin de mes lèvres un baiser papillon. Son corps était une invite, son sourire un sésame. Jamais depuis mon adolescence je ne m'étais retrouvé dans un pareil état. Elle s'en aperçut, sourit puis me prit encore une fois la main, comme à un gamin méritant...

J'oubliai la musique, la fête, les villageois et le maire rubicond. Les portes de l'auberge s'ouvrirent comme par magie. En un instant nous fûmes dans la chambre, au pied du grand lit au ciel de toile, notre ciel. Hathor était face à moi. Dans un ralenti digne d'un plan de cinéma, la longue robe de dentelle se détacha de ses épaules, glissant à terre comme une seconde peau devenue inutile. Ses seins lourds n'attendaient que ma bouche, et au creux de ses hanches...

- Aimez-moi, murmura-t-elle simplement.

& & &

Il faisait jour, un radieux soleil illuminait la campagne comme un feu joyeux. Hathor était blottie contre moi, nue comme au premier jour. Je n'avais aucun souvenir d'avoir dormi mais me sentais en pleine forme. Un ballet de saveurs sucrées et de parfums musqués dansait dans mon esprit, seul survivant de cette nuit de rêve. Hathor frémit soudain puis déposa un baiser sur mes lèvres. En quelques secondes, elle fut hors du lit, disparaissant dans la salle de bain pour en jaillir un peu plus tard habillée de frais. Elle me tendit les mains...

La place du village n'avait guère changé d'allure. L'orchestre jouait toujours, les tables étaient toujours dressées mais cette fois, les villageois s'étaient rassemblés en une haie d'honneur. Bras levés, tenant dans les mains un arceau orné de fruits et de légumes piqués à même le fer, ils formaient une sorte de tunnel diapré conduisant à un curieux édifice en forme de dôme.

- C'est le four, me souffla ma compagne.

Pour la circonstance, elle avait revêtu une tenue très seyante. Pantalon noir serré aux jambes, bottes lacées et tunique avec manches en résille. La taille serrée par une corde argentée, elle ressemblait à une guerrière moyenâgeuse... Je n'étais pas en reste dans un costume ample composé de centaines de feuilles vertes, allongées et étroitement tressées, sans doute une conception locale. Mais je vivais un rêve et les persistantes odeurs de thym et de persil qui nous accompagnaient ne m'atteignaient même pas. D'une démarche gracieuse, Hathor me fit passer sous les ferrures arrondies. De partout les gens criaient leur joie et le crépitement de leurs mains joyeuses me toucha profondément. Quelques marches encore puis une autre estrade... Encouragée par les vivats enthousiastes de la foule, Hathor m'invita à m'allonger sur une sorte de traîneau luisant de graisse. Je m'abandonnai à ses mains expertes. Elle me lia doucement les membres, déposant entre chaque geste un tendre baiser sur mes lèvres. Devant moi, le four béait et le frémissent du bouillon était une musique envoûtante, comme celle des bulles de champagne...

- Je n'ai aucun regret. Je t'aime, murmurai-je.

- Il en sera toujours ainsi, me répondit-elle tout en me poussant vers l'ouverture...

& & &

Engoncé dans son uniforme bleu, le vieux gendarme profitait de ce temps mort pour fumer une cigarette tout en observant le jeune s'agiter. D'une pichenette, il lança le mégot dans l'herbe, à la lisière de la forêt.

- Tu vas mettre le feu partout, remarqua son collègue.

- Cela ne peut pas être pire, répondit-il en se rapprochant.

L'épave calcinée reposait contre un gros arbre. L'aile gauche avait arraché un large morceau d'écorce qui pendait comme un lambeau de tissu dentelé. Tout autour, l'herbe était roussie.

- Je me demande ce qui a bien pu se passer, murmura le jeune.

- Facile à deviner. Le gars roulait à faible vitesse, il a eu une crise cardiaque, son véhicule a quitté la route puis s'est tapé le tronc d'arbre. Ensuite, vlouff !

- Tu crois ça, toi !

- Non seulement je le crois mais je le prouve. La route est droite et le virage est léger. Le conducteur n'a pu se laisser surprendre, il était donc inconscient quand il a quitté le bitume. Il ne devait déjà pas se sentir bien puisqu'il avait ralenti. Sa voiture est passée sur ce rocher, pas assez haut pour le stopper mais suffisamment pour racler et percer son réservoir. Tu vois la traînée noire d'herbe roussie qui va du rocher à l'arbre ? Sous le choc, étincelle ou emballement du moteur...

Le jeune glissa un regard sur la forme racornie coincée derrière le volant.

- Pauvre type ! Quelle idée de venir crever ici, dans ce coin désert, à plus de 20 kilomètres d'un village habité.

- C'est la vie. En tout cas, si cela peut te rassurer, à part une douleur à la poitrine et quelques papillons colorés, il n'a pas souffert. Le glouglou de l'essence qui fusc, la chaleur du feu, le crépitement des flammes, son sang qui bouillonne, il n'en a pas eu conscience.

Il ramassa un flacon de verre éjecté d'une mallette en cuir usager, un présentoir de travail qui avait miraculeusement échappé aux flammes. Sous la lumière rasante, d'autres récipients attendaient le bon vouloir d'une âme charitable.

- Du laurier ! Le gars devait être représentant en épices, des produits de cuisine. Quelle fin déconcertante !

Ils regagnèrent le fourgon de service. Le jeune paraissait songeur. En démarrant, le vieux tenta de se faire rassurant une nouvelle fois.

- Oublie cela. Ce gars n'a pas eu le temps de se faire tout un cinéma. Et puis tu en verras d'autres. crois-moi...

& & & & &

Denis JULIN – Lauréat Prix spécial du Comité de Lecture Nouvelle
36^e Prix littéraire du pays de Buch

MON CABINET DE CURIOSITES

Fou de l'imaginaire et des curiosités
J'ai réuni ici dans ce grand cabinet
Quantité de sujets précieux ou inutiles
Comme le père Hugo en sa maison d'exil

Le casque rutilant d'un blond rameur du Nord
La baguette endiablée d'un vieux faiseur de pluie
Trois clous assassinés par le marteau de Thor
Et l'image d'un film sur fond de parapluie

Un fragment authentique du rocher de Sisyphe
Le boulet du forçat reclus du château d'If
Un rayon de lumière venu de la grande ourse
Et le chapeau de l'homme qui le premier vit l'ours

Une larme séchée sur un vers de Rimbaud
Et la chandelle morte la plume de Pierrot
Douleurs de pages blanches dialogues avec le ciel
Jouer de l'accessoire sourire à l'essentiel

Un cadeau de Jonas les chants de la baleine
Deux petits escarpins d'une femme sirène
Des rubans d'arc en ciel des aurores boréales
Le mât d'un bateau lune sur la baie du Bengale

La lune et le soleil face à face affrontés
Cinq étoiles oubliées au fond d'un vieux panier
Enfin la vérité juste sortie du puits
Et sept boules noires roulant sur le tapis

Choses inanimées comme autant de symboles
Souvenirs amassés unis en farandole
Et pour rêver la vie dans son cadre de verre
Complice et malicieux le clin d'œil de Prévert

Christian BLED – Lauréat 1^{er} prix poésie
36^e Prix littéraire du pays de Buch

Demain, la brise marine...

A toi qui n'as pas encore lu tous les livres,
Toi qui ne peux plus prendre de bateau ivre,
Toi dont la chair est triste sans la brise marine,
Et qui ne peux plus fuir sur les eaux cristallines...

A toi qui t'interroges sur ce soudain mystère:
Mais quel est donc le nom de cette drôle de guerre?
Cet ennemi mortel qui se joue des frontières
Alors qu'hier c'est toi qui franchissais les mers?

Un ennemi curieux, minuscule et géant,
Silencieux et sournois, comme surgi du néant,
Inconnu mais scruté, invisible mais vu,
Volatile et violent, ainsi va le virus...

L'intrus vient percuter ta jeune vie si sûre
Et te parler de mort en guise d'aventure.

A toi qui oublieras, quand la vie reprendra,
Demain, quand la brise marine reviendra
Danser dans tes cheveux le long du bord de mer,
Faire battre ton coeur et t'offrir l'univers.

Demain, mon enfant, tu entendas Baudelaire
T'inviter en vieux sage à de nouveaux voyages
Plus beaux et plus lointains, par les airs, par les mers,
Toi qui seras rentré d'un périlleux voyage.

Demain, ton jeune coeur oubliera la douleur
Se laissant pénétrer d'une étrange douceur...

Au pays de Shéhérazade

Mon petit doigt m'a dit :
"Fais le tour de la Terre
Et jusqu'au Paradis
Tu feras l'inventaire".

J'ai pris mon baluchon
Et suis parti gaiement
Le cœur plein de chansons
Et de bons sentiments.

J'ai survolé les airs
Et me suis retrouvé
Dans l'immense désert
Dont j'avais tant rêvé.

J'ai voulu tout savoir
De ce bel univers
En entrant dans ce douar
Entouré de mystère.

Les mille et une nuits
Flottaient sur le village.
Jusqu'à plus de minuit,
C'était comme un mirage.

J'ai vu Shéhérazade
Dans son palais somptueux
Marcher sous les arcades
En invoquant les dieux.

Et au-delà des dunes,
Bercé par les senteurs,
J'ai dormi sous la lune
Et apaisé mon cœur.

Laissez-les imaginer

Laissez-les dessiner en rimes et couleurs
De soleils de lumière en étoiles en fleurs
Puis se déguiser pour joyeusement glisser
De bons en méchants et même jusqu'à l'excès
Aventuriers dans un conte aux mille idées
Dans des maisons hantées ou châteaux enchantés

Laissez-les parler, étincelles émerveillées
De cœur à cœur vers tous les cœurs à rencontrer
Laissez-les répéter et sans fin questionner
Des pourquoi mille fois posés puis oubliés
Les yeux étonnés, naïfs, féconds ou chargés
D'impatience rageuse ou caprices surjoués

Laissez-les découvrir, sans cesse effleurer
Les ailes subtiles de la curiosité
Si frêles, si capricieuses et spontanées
Elles voleront les chemins de la vérité
En bulles de plaisir sur des minois enjoués
Jusqu'au temps nécessaire du savoir forcé

Laissez-les chercher, s'accomplir et défricher
Leur vie en totale disponibilité
Laissez-les choisir leurs routes de destinée
Revenir à leurs coquilles à volonté
Laissez le vent et la poussière décorer
Leurs mondes de lumières et de libertés

Laissez-les imaginer, laissez-nous rêver

Pas-Sage

Elle se glisse gauche devant le miroir
comme dérobant une clé cachée au fond d'un tiroir
Elle laisse glisser malhabile le peignoir
comme déverrouillant d'une porte secrète le fermoir

Son reflet la toise de la tête aux pieds
Elle affronte le regard familièrement étranger
de la gardienne du cabinet de curiosités

On ne m'a jamais vraiment parlé de toi
Je ne t'ai jamais vraiment laissé la parole
Et pourtant tu es mon tout premier toit
Laisse à présent nos yeux et mains déployer leur vol

Vue et toucher explorent à tâtons
les montagnes, les vallées, les creux, les sillons
paysage de peau-chair en constante transformation

Dissection visuelle et tactile
sur les chemins de cette terre inconnue
Elle en elle se faufile fébrile
petit à petit se lib-erre en cette mise à nue

L'œil et le doigt cueillent ici et là
oubliant le diktat du fais pas ci fais pas ça
Souffle suspendu sur le seuil du par-delà

Lentement elle s'approche de la glace
Jamais nous n'avons vraiment conversé ô mon corps
Doucement le reflet brise la glace
Je t'ai effleuré, survolé, j'en veux encore...

Laisse-moi entrer

Patricia Houéfa GRANGE – Prix du Comité de lecture
36^{ème} Prix littéraire du pays de Buch

Cura*

Elle est une île immense
Qui nourrit le silence
Et comble bien l'absence
Loin de l'indifférence.

Elle naît bien dans l'enfance
Elle donne la connaissance
Elle permet l'expérience
Et enseigne la patience.

Elle est désir d'apprendre
De se laisser surprendre
Et chercher à comprendre
Pour bien mieux entreprendre.

Elle montre la rareté
Au fond d'un cabinet
Et se fait volupté
Pour qui aime bien chiner.

Elle peut être indiscreète
Et même hélas très bête
Quand une sournoise silhouette
Veut son compte de sonnettes.

Pourquoi au féminin ?
Elle construit tout humain
Si elle joue au plus fin
On suivra son chemin.

Elle est la source du monde
Cette « cura » qui le fonde
Et rend notre âme féconde
Si on entre dans sa ronde.

*Curiosité vient du latin *cura* « qui prend soin »

Ecrire

S'arrondir dans l'angle de ses impressions.

Garder la ligne malgré le poids des doutes.

S'imprimer sans la police du caractère.

S'exprimer sans mise en page.

Retrouver sa texture.

S'articuler autour du silence.

Apprendre à désapprendre.

Etre curieux de soi.

Ecrire...

Michel ORBAN – Prix hommage à Arlette Baros

36^{ème} Prix littéraire du pays de Buch

Vacances d'horreur

Je pose mon stylo et ferme mon carnet. Je ferme doucement les yeux et pense la tête en arrière. Mes pensées vont dans un autre monde. Un monde où la justice et l'égalité n'est pas un rêve. Mais les cris des oiseaux me ramènent rapidement à la réalité. Je suis assise sur banc au milieu d'un parc où une dizaine d'enfants jouent et crient. Alors je me lève lentement et commence à marcher à travers le parc. Par curiosité, je regarde ma montre, il est 10h16. Je me mets à courir, je ne peux pas y croire, je suis en retard au rendez-vous le plus important de ma vie. Je dois aller au tribunal. Ce n'est pas anodin, j'aurais du m'en souvenir. L'affaire commence à dater, 10 ans dans seulement 3 mois. J'ai peur de ne pas me souvenir de tous les détails mais heureusement, que j'ai écrits mon histoire sur mon carnet de l'époque.

* * *

J'ai toujours été curieuse, on me le dit depuis que je suis toute petite. A vrai dire, je ne sais pas si c'est un défaut ou une qualité, en fait c'est un sentiment profond que je ressens et qui exaspère mon entourage. J'ai oublié de me présenter, je m'appelle Mayline. Enfin bref pour revenir sur ce sentiment, qui me hante depuis toujours, je n'ai pas immédiatement su l'accepter, au détriment de ma famille. J'ai toujours été attirée par tout ce qui m'entourait, surtout les histoires de famille.

A l'époque je vivais difficilement le divorce de mes parents. Ma mère était partie habiter loin de chez nous avec son nouveau mari. Elle ne supportait plus l'éducation que me donnait mon père, qu'elle qualifiait de « laxiste ». Donc j'allais vivre exclusivement chez mon père, dans une nouvelle maison à Berne en Suisse. On avait décidé que le temps du déménagement j'allais vivre 3 semaines chez mon oncle et ma tante, que je n'avais jamais vu. Ma mère nous l'avait toujours interdit.

Mon histoire commence ici, à 15 ans dans la ferme de mon oncle, Odin, et ma tante, Helja, à Lizio, en Bretagne.

* * *

Je ne me sépare jamais de mon carnet. Il n'est pas intime mais j'aime bien laissé des souvenir écrits derrière moi. On fait nos bagages et quand on part il est vers 8 heures du matin. Après 5 heures de route, j'arrive en Bretagne, dans un petit village. Mon père regarde le GPS et crie :

-Quoi !!!

-Qu'es-ce qu'il se passe ?

-Et bas on vient d'arriver, dit-il soulagé.

-Tu m'as fait peur, dis-je en riant

Mon père se gara devant une grande ferme, une longère je crois. On voit des champs de cultures à perte de vue. Je regarde ma montre et il est près de 17 heures. Je sors de la voiture prudemment avec mon père et vois une femme plutôt fine et élancée, dans l'encadrement de la porte. Elle à l'air triste est renfermé. Derrière elle se tient un homme rond et petit à l'air plus enjoué et plus heureux. J'en déduis qu'il s'agit de mon oncle et de ma tante. Je m'approche d'eux pour leur dire bonjour mais Helja m'évita. Etrange mais je laisse faire, elle est peut-être timide avec les personnes qu'elle ne connaît pas. Je m'approche ensuite d'Odin. Il s'avance également et me dit bonjour poliment.

J'entre dans la maison, ma valise à la main et la pose dans l'entrée. Mon père me suit. On s'installe dans le salon et Odin nous propose un verre à boire mais mon père décline son offre disant qu'il doit partir pour aller visiter des maisons. Il parti dans la demi-heure et je me retrouvai seule. Helja ne parle toujours pas.

Il est vers 19 heures quand je propose mon aide pour préparer le dîner, ma tante la refuse gentiment donc j'en profite pour découvrir la bâtisse. C'est une maison de plein pied avec 3 chambres, 2 salles de bains, une cuisine et plein d'autres pièces aussi banales les unes que les autres. Mais un détail m'intrigue, il y a une trappe au plafond. Rien de bien extraordinaire, c'est un grenier. Dans tous mes films préférés il y a un grenier. Ma curiosité fut ravivée.

Alors, je cours à l'extérieur et aperçois une vieille grange, sombre et abimée entre deux champs. J'entre et vois une petite échelle, grise et rouillée. Je décide de sorti avec. Je rentre et me dirige vers l'entrée du grenier en prenant soin de ne pas croiser ni Helja qui fait la cuisine, ni Odin qui laboure. Je me souviens de mettre fais la réflexion qu'il était tard pour ce genre de travail, mais je me concentra tant bien que mal sur mon objectif principal : entrer dans le grenier.

Arrivé devant l'entrée, je déplie la petite échelle, monte à celle-ci et entre dans le grenier. Il est digne d'un mauvais film d'horreur : poussiéreux, sombre et rempli de cartons. Je me dirige dans le noir au hasard, vers l'un d'eux et l'ouvre délicatement de peur qu'on ne le remarque. Il contient des tas de photos anciennes en noir et blanc. Mais certaines m'ont l'air plus récentes. On y voyait des personnes, que je ne connaissais pas, prenant la pose avec ma tante et mon oncle. Derrière les photos, il y a une date, un nom et une suite de lettres que je suppose être des coordonnées géographiques.

-A table ! crie Helja d'une voix mal assurée

Je me dépêche de refermer le carton, ranger l'échelle à sa place et je cours jusqu'au salon. Mon oncle et ma tante m'attendent. J'hésite à leur parler des photos mais nous ne parlons pas. 10 minutes plus tard, Odin prit la parole :

-Tu nous à pas raconter comme ton voyage c'est passé !

-Bien mais long...leur répondis-je en essayant cacher ma préoccupation

-Tu n'as pas faim, me demande Helja inquiète de voir mon assiette encore pleine

-C'est quoi les photos et les numéros dans le grenier ?

-Pourquoi tu es allé dans le grenier !? crie mon oncle

-Vous ne m'aviez pas dit de ne pas y aller ! me défendis-je

Il est furieux mais Helja le calme un peu. Je décide d'aller me coucher pour éviter les tensions.

Je pris ma valise restée dans l'entrée et me dirigea vers ma chambre. Je rejoignis donc celle-ci que je n'avais pas encore vue. Elle est petite et mansardée avec du papier peint défraîchi et un parquet qui grince. J'ai peu de meubles : seulement un lit, un petit bureau blanc et une armoire. Je range mes vêtements dans le placard et me dirige vers la petite fenêtre de l'autre côté de la pièce. Le soleil se couchait et la vue était magnifique.

Je me réveille le lendemain matin vers 10 heures, avec un mal tête affreux. J'ai mal dormi, je me sentais épier comme si quelqu'un m'observait et me surveillait. Il n'y avait personne mais j'avais peur, je crois que la maison est hantée.

Deux jours identiques passèrent lentement. Avec les mêmes manœuvres discrètes de la dernière fois, je pénètre dans le grenier. J'ai pris une lampe cette fois. Le grenier est vaste, il n'est pas aussi rempli que la dernière fois, je crois que des cartons ont bougés ou sont partis. Mais peu importe. Je retrouve le carton que j'ai ouvert la dernière fois, je fouille dans les papiers avant de tomber sur d'autres clichés pris devant la grange. Cette fois c'est une petite fille avec mon oncle et ma tante, sur une autre photo cette même petite fille joue dans un bac à sable. Sur la suivante elle joue au ballon avec d'autres enfants. Et sur la dernière, elle dans ma chambre. Cette enfant ressemble à ma mère...

Je descends l'échelle puis cours vers ma tante :

-Tu as besoins de quelques choses ?

-Je...non ça vas tout vas bien merci, je vais visiter le village.

-Ok reviens pour déjeuner.

-A toute à l'heure, et désolé pour hier.

Je suis très curieuse de savoir mais mon intuition me pousse à demander des explications à ma mère puis ensuite à Helja pour avoir plusieurs points de vue.

Je ne sais pas vraiment où je vais mais je décide de suivre le chemin. Au bout de 5 minutes de marches, je tombe sur un charmant petit village, avec plein de verdure et peu de voiture. Je vois une cabine téléphonique, rentre dans celle-ci, mets ma pièce et tape le numéro de ma mère :

-Allô ?

-Allô, maman c'est moi, j'ai une question à te poser.

-Bonjour, ma chérie merci je vais bien et toi ?

- Oui maman je vais bien, mais s'il te plaît répond à ma question...

- J'ai 5 minutes pas plus, dit-elle d'un ton froid

Je note son changement de ton, mais je ne me laisse pas perturber.

-J'ai trouvé des photos d'une petite fille dans le grenier d'Odin et d'Helja.

- Que fais-tu là-bas ?

-Et elle te ressemblait beaucoup...

-Tu es grande maintenant, tu peux savoir toute la vérité mais n'en parle pas à Helja ni à Odin. Je ne connais pas mes parents, ils m'ont adoptée, ils m'ont vue grandir et je me suis barrée à 18 ans, dès que j'ai pu.

-Pourquoi ? Pourquoi ont ne peut jamais aller les voir ? Ils sont bizarres mais c'est la famille !

-Ne pose pas de questions, surtout pas de questions ! Fait très attention à toi !

Elle a raccroché, je décide donc d'appeler mon père, peut-être qu'il voudrait m'en dire plus... J'ai raccroché au bout de 3 minutes car mon père ne savait rien ou voulait me le faire croire. En tout cas, je n'apprends rien ce jour-là. Je fais un tour rapide du village, mais il n'y a que 4 maisons et 2 fermes dont celle de mon oncle.

A 11h30, je rentre pour le déjeuner comme Helja me l'avait demandé. En passant devant la ferme, je croise Odin, qui est sale et je remarque du sang sur ses mains, il le remarque également et me dit :

-Je me suis coupé avec une bêche, rien de grave, ne t'inquiète pas, me dit-il l'air de rien

* * *

Une semaine plus tard, l'ambiance est toujours aussi glaçante. Personne ne parle, il règne comme une ambiance de film d'horreur. Je cherche sur Internet le nom de Helja et Odin Hurst comme n'importe quel ado aurait pu le faire pour se rassurer. A la place d'un casier judiciaire ou de quelques informations personnelles, je trouve que ces noms étaient les dieux et déesse de la mort dans une des religions nordiques préchrétienne. C'est juste une coïncidence me dis-je pour me rassurer. Pour me détendre, je passe la fin de la journée à lire dehors au soleil. Je n'ai pas posé de questions comme ma mère me l'avait expressément demandé.

Il est près de 4 heures quand je me réveille en sursaut dans mon lit, j'ai cru entendre un cri de femme. Puis plus rien donc, je vais me recoucher. Quelques instants plus tard un autre cri retenti. Ma curiosité me pousse à prendre mon courage à deux mains et à me diriger vers le cri qui provient de la grange. Je passe ma tête discrètement dans l'encadrement de la porte et vois une femme en train d'être bâillonnée par Odin. Je mets ma main devant ma bouche pour éviter qu'un cri n'en sorte. Puis je vois Helja assise sur une chaise non loin de là :

-Cette petite ne va pas arranger nos affaires ! On va être obligé de venir ici pour ne pas qu'elle entende des cris !

-Je sais mais bon, on n'a pas trop le choix, dans 2 semaines elle part et jusqu'à maintenant ça c'est bien passé, dis Odin en tenant fermement la femme

Que voulait-il dire par « jusqu'à maintenant » ? Qu'il y a eu d'autres personnes bâillonnés ici et que je n'ai rien entendu ?

-Cet endroit est miteux ! repris Helja

-Peut-être mais il nous sert bien, pour l'instant. Demain j'irai enterrer le corps avec tous les autres dans les champs.

-Attention ne te mets pas de sang sur les mains comme hier, elle va finir par comprendre car elle est intelligente. Elle tient de sa mère.

Par curiosité, je me rapprocher plus pour mieux les entendre mais j'ai poussé malencontreusement la porte, ce qui attira leur attention. Je pars en courant et j'entends Odin hurler en me courant derrière, mais il fit rapidement demi-tour. J'arrive rapidement au village et j'appelle la police à partir de la cabine téléphonique.

Ils arrivent sur place rapidement, arrêtent Odin et Helja qui étaient en train de partir. La grange est en feu, preuve de leur culpabilité. Je raconte ce qui c'est passé aux policiers et ce que j'ai entendu. Le lendemain, à l'aube, les policiers montèrent dans le grenier et fouillèrent les cartons. Ils récupérèrent toutes les photos de personnes inconnues à mes yeux. Elles étaient toutes portées disparues. Puis ils étudièrent les chiffres au dos, allèrent aux coordonnées géographiques. Elles étaient toutes dans les champs près de la maison. Des dizaines de corps furent retrouvés mais seulement 7 identifiés. Odin et Helja, de leur vrai prénom Carine et Michel sont soupçonnés de plus de 50 meurtres prémédités.

Ce fut un traumatisme, je fus suivie par un psychologue durant 7 ans, mais je ne pourrai jamais oublier cette nuit d'horreur.

Alors me voilà, en train de courir à travers le parc en face du tribunal, mon ancien carnet dans à ma main. Je pense le donner au juge.

Je commence à stresser. Ma mère va venir et je ne l'ai pas vue depuis 10 ans. La dernière fois que je j'ai entendu sa voix, c'était au téléphone dans le petit village en Bretagne. Les policiers l'ont impliquée dans l'affaire à cause de sa phrase au téléphone où elle disait que je devais faire très attention à moi et aussi à cause de ce qu'a dit Helja ou Carine (je suis perdue) dans la grange : « elle va comprendre comme sa mère ».

Ma mère savait ce qui se passait dans cette ferme depuis bien longtemps mais elle a choisi de se taire et de fuir plutôt que de les dénoncer à la police. Sûrement trop reconnaissante qu'ils l'aient adoptée.

Je rentre dans le tribunal. Devant moi se tient le bureau du juge. Sur les bancs je vois mon père, mes proches et mon copain qui me soutien depuis bientôt 8 ans. Sur le banc des accusés je vois M et Mme Hurst, ma mère et leur avocat. Je me dirige vers le banc de la défense où se trouve mon avocat. Le procès commence, le juge m'appelle à la barre et je lui mon carnet. Il le lit à haute voix. Pendant ce temps, j'observe la réaction de ma mère mais rien à faire on ne peut lire aucun sentiment sur son visage. Le juge termine et je retourne m'asseoir.

Les gens que je connaissais à peine s'avancent à la barre. Ils avouent plusieurs meurtres mais, au fond de moi je suis persuadée qu'ils en ont commis plus que ça. Je me lève mais mon avocat me devance et dit :

-Objection, nous avons retrouvé une dizaine de corps entier, seulement 7 ont pu être identifiés mais, plusieurs os de reste humain s'y trouvaient également. Si vous me le permettez votre honneur, j'aimerais leur demander comment sont-ils arrivés dans leur champs.

-M et Mme Hurst veuillez répondre.

C'est M Hurst qui prend la parole :

-Les corps ne n'ont pas pu être identifiés donc vous ne pouvez pas affirmé que ce sont des restes humains. Donc les os présents sont des restes de notre dernière vache décédée récemment... dit-il confus.

Ma curiosité m'avait poussé à l'époque à visiter toute leur ferme. Et je suis certaine qu'il n'y avait pas de vaches, alors je me lève et dis :

-C'est faux ! Ce n'est tout simplement pas possible, il n'y avait pas de vaches à l'époque. Votre honneur, regardez la listes des animaux que j'ai faite dans mon carnet.

Le juge tourna en les pages et ne trouva pas de liste avec les noms des animaux. Alors je m'avançai, repris le carnet et constata qu'une page manquait. Elle avait été déchirée. Personne ne s'y attendait mais, Helja se leva, mis sa main dans sa poche et en sorti une feuille jaunie par le temps. Elle dit :

-Je suis consciente de ce que j'ai fait et de ce que je t'ai fait. Tu ne me pardonneras pas et ce n'est pas ce que je te demande. Mais voici la page manquante.

-Non ne fais surtout pas ça ! cria Odin.

-Si je dois le faire. Autrefois, si on se faisait arrêter, on avait prévu de dire que tous les restes étaient de nos anciennes vaches. Mais tu es arrivé et tu as décrié le moindre de nos faits et gestes, la moindre parcelle de terre que tu pouvais voir. Ca ne nous arrangeait pas. Alors la première nuit, je suis entré dans ta chambre et j'ai déchiré la page avec la description de nos animaux. La voilà votre honneur.

Le juge prit la feuille et lu. Il n'y avait pas de vaches comme je l'avais dit auparavant.

M et Mme Hurst ont pris 25 ans de prison ferme pour meurtres avec préméditation. Ma mère, elle, a prit 10 ans de prison ferme pour complicité.

J'en suis sortie fatiguée mais apaisée.

Pour en revenir à ma question du début, je pense avoir trouvé la réponse. La curiosité m'a poussé à voir à travers les apparences. Elles sont parfois trompeuses. La curiosité n'est pas un défaut, loin de là, je trouve que c'est la qualité la plus merveilleuse du monde. Je n'ai aucun talent particulier, je suis juste passionnément curieuse.

Malgré ça rien n'effacera ses vacances d'horreur.

Eva GRANDVAUD – Encouragements du Jury
36^e Prix littéraire du pays de Buch

Cher Corona

Aujourd'hui, c'est jour de farniente, « jour-blanc » comme je les appelle. Il y a le banc, le parc et le parfum des rires des enfants. Il y a mon pas qui rejoint le banc et l'attente de ce moment. Je sens mon cœur battre comme pour un rendez-vous avec un vieil amant. J'aime cet instant suspendu où je sais que, mon livre en poche, j'approche les anges et surtout mon ange, le héros planqué dans sa reliure. J'ai le cœur buvard et les idées bavardes quand nous nous retrouvons. Depuis petit, seuls les livres peuvent étancher ma soif, mon envie de savoir, mon désir de connaître, de me connaître, de reconnaître, d'avancer sur le chemin de mes recherches, de comprendre, de tout comprendre.

Les gestes se répètent, méticuleux, ordonnés, précis. Je m'assois. Je sors le livre de la poche de mon imper. Il s'abandonne à mes mains expertes et familières. Ses courbes ne se détournent pas de mon regard. Les lignes s'affairent à leur histoire et ma pensée s'alignent entre elles, en creux, en amour inconditionnel. Elles sont prêtes à tout me donner d'elles. Les mots en disent souvent plus long qu'on ne le croit et moi je crois tellement à ça. Certains avalent un livre en deux deux. Moi ceux sont les lettres qui m'absorbent. Elles engloutissent, boivent, dégustent, digèrent ma dévorante curiosité. Je me laisse faire, captif, liquide. Je m'assois prêt à goûter la journée comme un pot de confiture, à plonger dans l'histoire tout nu en dedans, en imper sur le banc. Je suis prêt, près des enfants qui tournoient, insectes joyeux autour de moi, prêt. Prêt à abriter mes frissons dans les métaphores en cocon, les mots doux qui résonnent, ceux qui sonnent la raison et ceux qui font l'écho des passions.

Je souris aux nuages. Je compte sur eux comme on compte les moutons. Je sais qu'ils me laisseront tranquilles pour au moins une heure de conversation intérieure avec les héros des pages. Le personnage principal me tend la main. Nous parcourons des lignes de chemins ni de faire ni de dire. Nous, nous courrons dans les champs du possible en réfléchissant tout haut, en riant tout bas des blagues de l'auteur, en pleurant parfois de tant de beauté, de bon sens dans la même phrase ou quand l'écrivain met le monde à la page. Un mot, installé à côté d'un autre mot avec une infini justesse me transcende, m'embarque, m'absente du parc, parfois de moi-même. Alors je quitte le banc, les jeux des enfants. Je m'assois là sans le savoir vraiment, dans cet ailleurs au milieu des mots qui volettent et tourbillonnent. Je respire mais seulement doucement. Je deviens avec bonheur un lecteur-apnéiste. Je ne respire jamais aussi bien qu'à ces heures. Je veux que les mots viennent me frôler, caresser ma peau-pensée. Leur poudre d'ailes bouclent mes cils en baisers papillons au milieu des chants qui poétisent, de l'air léger qui philosophe. Je reste là sans lassitude. Je voudrais mourir ici, maintenant ou peut-être rester encore un peu sur le fil-harmonie, détendue et continuer à partager ces discussions secrètes et muettes.

Le vent se lève.

Les papillons goutent une première perle de pluie, puis deux, puis toutes. Juste au moment où mes yeux se baignent dans une flaque de joie. Je ne veux pas rentrer. Je veux la boire jusqu'à la lie pour ne pas en perdre une goutte. La pluie bat plus fort, sur mon chapeau, sur le banc qui pleure sans les enfants. Mon téléphone sonne. C'est elle. Une main quitte le livre, répond à la voix. Le livre soupire et frissonne, se froisse dans l'humidité nouvelle du cri gris du ciel. Et dans le vert du parc et dans la solitude du banc, mon cœur éclate de la mauvaise nouvelle. Elle part. C'est ainsi. C'est aujourd'hui. Elle part, au-delà de ma raison, en dehors de ma maison. Le pouls de la pluie s'accélère dans mes veines. Le noir me broie. Le livre m'échappe là sur le pavé, glisse sur la glaise de ma pente imperméable. Mon cœur poreux de peur et d'amour mélangé, le laisse là gisant sur le pavé comme Gisele avec moi, ouvert en deux, à plat. Je cours. Je veux la retrouver, lui crier de rester.

Comprendre, je veux comprendre.

Des pneus crissent pour ne pas m'écraser. Je suis en morceaux dans ma réalité, loin de mon livre d'images, loin de tous ses mots et surtout loin d'imaginer combien sur sa reliure à lui déjà des ailes peuvent repousser.

Je n'ai jamais revu Gisele.

Après deux ans de colère, c'est un jour en couleurs. J'ai écrit avec mes larmes un petit roman et j'achève aujourd'hui, sur le banc du parc, les dernières corrections.

Je suis curieux de savoir ce qu'en penseront les lecteurs.

Margaux JANVIER - Encouragements du Jury
36e Prix littéraire du pays de Buch